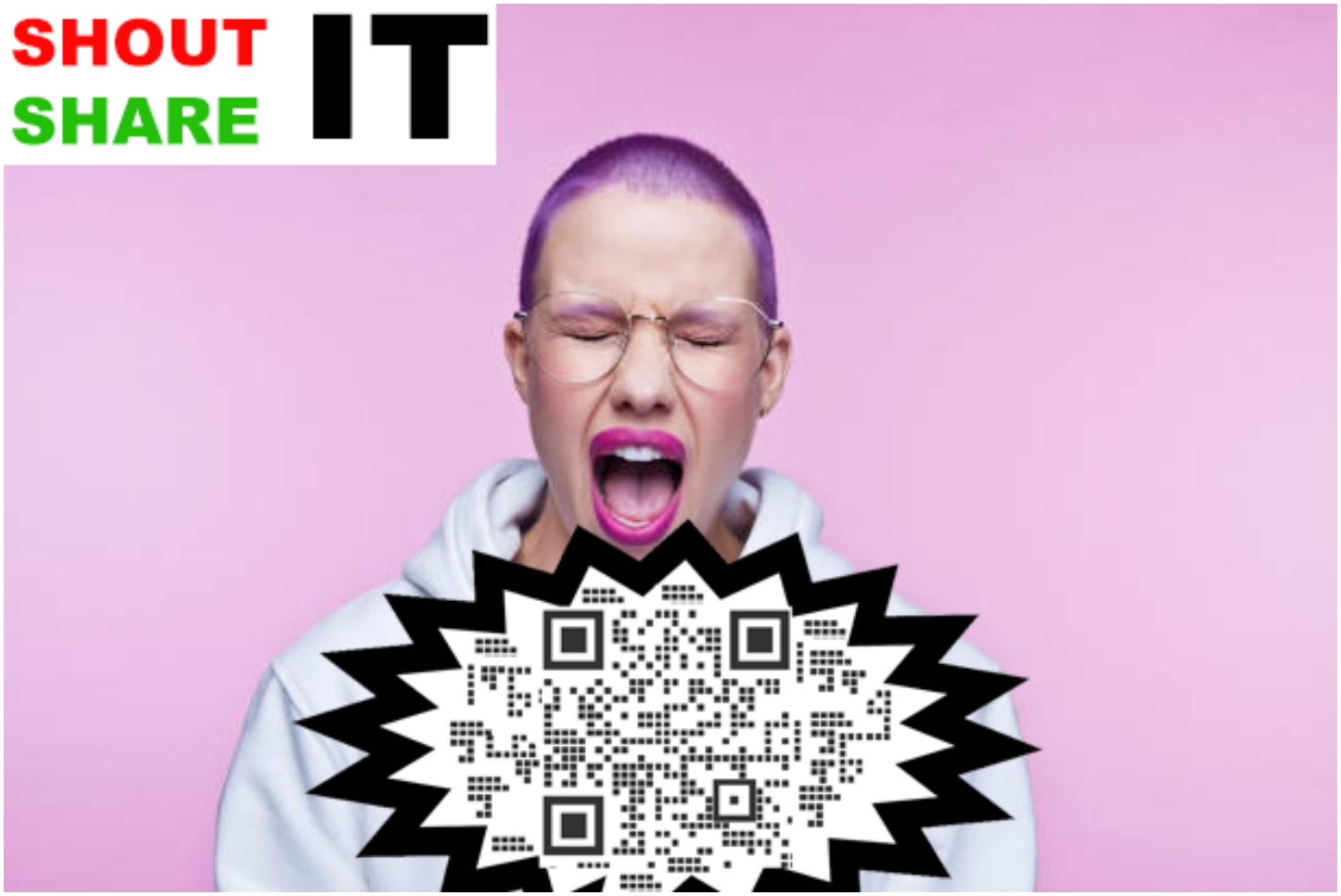

SHOUT
SHARE
IT

CAUSERIES AGRICOLES.

UNE VISITE

CHEZ LE

CAPITAINE B***

PAR

JEAN BELLEVUE.

SÉMINAIRE DE ST-HYACINTHE
BIBLIOTHÈQUE

PRIX, - - - - 10 Centins.

En vente à la Librairie J. B. ROLLAND, Rue St. Vincent, Montréal, et chez tous les principaux Libraires de la Province.

Dionne. Vol. 1. p. 652 no. 2

MONTREAL:

LITHOGRAPHIE ET PUBLICATION DE G. E. DESBARATS.

1874.

WILLIAM EVANS,

Grainetier du Conseil d'Agriculture

POUR LA PROVINCE DE QUEBEC.

A

L'ENTREPOT AGRICOLE DU CANADA

ET

MAGASIN DE GRAINES,

COIN DES

Rues McGill et Des Enfants Trouvés,

(Marché St. Anne), **MONTREAL.**

L'établissement de M. Evans est, sans contredit, le plus complet de la Province et celui qui se recommande le plus aux cultivateurs.

Toutes les sortes de graines, de grains, fleurs, plants, &c., toutes espèces de machines et instruments se rattachant à l'agriculture sont en vente chez M. Evans.

Aussi toutes sortes d'arbres à fruit et d'ornement.

M. Evans possède une pépinière et une ferme-modèle à la COTE ST. PAUL, près Montréal.

CAUSERIES AGRICOLES.

UNE VISITE

CHEZ LE

CAPITAINE B****

PAR

JEAN BELLEVUE.

PRIX, - - - - 10 Centins.

En vente à la Librairie J. B. ROLLAND, Rue St. Vincent, Montréal, et chez tous les principaux Libraires de la Province.

MONTREAL:

LITHOGRAPHIE ET PUBLICATION DE C. E. DESBARATS.

1874.

S451
.5
Q8
B44

AUX LECTEURS.

I.

Me rendant en ce moment à la bienveillante invitation qui m'est faite de publier une série d'articles sur l'agriculture, je sens l'obligation de m'excuser d'avance auprès de lecteurs habitués à savourer, chaque semaine,* des pages où brille un talent que les muses m'ont impitoyablement refusé. Toutefois comme j'ai lieu de croire que l'excellence de mon but rachètera les vices qui pourraient se glisser non seulement dans la forme, mais même dans la substance de mes écrits, je serai court dans mon préambule et je me contenterai d'emprunter les paroles d'un jeune homme écrivant, il y a deux ans, sur un sujet analogue à celui que j'aborde aujourd'hui :

" Cet ouvrage a été écrit sans prétention au mérite " littéraire ; nous aimons à en prévenir de suite ceux qui " entreprendraient de le lire pour y trouver des figures " de rhétorique, des idées ou des expressions recherchées. " Et, comme nous nous adressons autant, et peut-être " plus, aux personnes peu lettrées qu'aux gens bien ins- " truits, nous tâcherons, avant tout, de faire en sorte que " chaque phrase et chaque mot soient bien compris, " au risque souvent de sacrifier le style et l'élégance. " Tout ce que nous voulons, c'est de rendre quelque " service à une cause sacrée et si le moindre résultat " pratique couronnait nos faibles efforts, nous en

---

* Le présent travail a d'abord paru dans *L'Opinion Publique*, durant l'hiver et le printemps 1873, sous forme d'articles.

" serions mille fois plus heureux que si nous avions pro-
" voqué, par une production plus parfaite, les éloges de
" tous les critiques."

L'agriculture est en souffrance dans notre Province : la gêne, pour ne pas dire la misère, règne dans nos belles campagnes ; la fleur de la nation quitte le sol natal pour aller chercher du pain à l'étranger : voilà la formule des lamentations qu'on entend répéter tous les jours depuis plusieurs années, et que nous entendrons encore malheureusement trop longtemps, car la crise que nous subissons est loin de toucher à sa fin. Ce n'est pas lorsqu'une maladie s'est développée durant des années, qu'elle a été négligée d'une manière alarmante, qu'on peut la guérir tout-à-coup. Cette crise que nous traversons, elle dure depuis un demi siècle ; elle a été amenée non-seulement par l'ignorance et la routine, mais par un ensemble de défauts, un concours d'abus qui dominent chez nos compatriotes et qui semblent nous tenir dans une condition d'infériorité sous le rapport de la vie pratique.

Nos ancêtres en défrichant la forêt vierge se trouvèrent en face d'un sol extrêmement riche qui produisait les moissons les plus épuisantes avec un rendement sans égal ; ce fut cette fertilité qui dut influer beaucoup pour amener ce vice capital dans notre culture, cet usage désastreux de semer grains sur grains et de refuser à la terre le repos indispensable. Un luxe ridiculement déplacé, l'usure qui ne fut bien souvent que la conséquence du luxe, le manque de calcul, voilà, entre autres, les causes qui, jointes à ce qu'on est convenu d'appeler la routine, ont créé l'état de chose actuel.

Toutefois si le mal est trop invétéré et qu'il doive forcément durer encore, il ne s'en suit pas qu'il faille désespérer ; au contraire nous voyons plus que jamais les symptômes d'une réaction certaine. L'instruction en se développant parmi la classe agricole, y fait naître des idées plus larges. Le cultivateur qui lit et observe finit par découvrir que si sa ferme ne le paie pas, il doit s'en prendre surtout à lui-même ; et au lieu de jeter la faute sur le climat, sur la situation des affaires, il l'attribue à

sa propre conduite, et de là à devenir un homme de progrès, il n'a plus qu'un pas à faire.

C'est donc un noble devoir pour la presse canadienne-française de s'occuper d'agriculture. Tâchons de faire lire le cultivateur et lui faire lire des choses utiles au point de vue de son art ; tâchons de lui prouver par des exemples et des raisonnements, à la fois justes et clairs, qu'il est l'auteur de ses propres maux, et vite on verra disparaître ses préjugés.

Je sais qu'un des principaux préjugés qu'on reproche à la classe agricole c'est d'être prévenue contre les écrits ayant trait à l'agriculture : c'est cependant celui qui doit être le plus excusé.

Parmi les personnes dévouées qui ont consacré leur plume à la cause agricole, peut-être y en a-t-il qui ont condamné le cultivateur trop vite et avant même de s'être fait comprendre de lui.

Pour mettre le cultivateur en demeure de suivre la voie du progrès qu'on lui trace, il faut non-seulement consulter les moyens dont il peut disposer pour exécuter les conseils qu'on lui donne ; mais encore il faut se mettre à sa portée, parler en quelque sorte son langage, raisonner à sa manière et répondre à ses objections par des idées et des expressions qui lui soient familières. Mais pour cela il faudrait emprunter presque continuellement la parole d'un de ces cultivateurs instruits et expérimentés, comme il en existe heureusement un assez grand nombre dans nos campagnes, et comme il m'a souvent été donné d'en rencontrer moi-même.

A part les notions de routine, ce que je sais en agriculture je l'ai appris principalement dans mes relations avec des cultivateurs plus avancés que moi. J'ai toujours autant profité d'une conversation avec un agriculteur d'expérience, que de l'étude des ouvrages les plus pratiques.

C'est l'écho de quelques-unes de ces conversations que je veux communiquer à ceux qui, comme moi, font de l'agriculture la base de leur avenir.

II.

Arrivee chez le Capt. B.—Une Terre Cultivee suivant l'Ancien Systeme.

C'était en février 1872. Je voyageais à la campagne, et une de ces tempêtes de neige comme février seul peut nous en donner, me persuada de demander l'hospitalité. Une maison d'une apparence assez distinguée, ayant à sa droite un *mai* traditionnel, me fit comprendre que je trouverais chez son propriétaire non-seulement un digne officier de Sa Majesté, mais de plus un acceuil franc et cordial.

Je ne fus nullement trompé: un instant après avoir frappé à la porte, j'étais près d'un bon feu, entouré de figures sympathiques; mon cheval était dételé, bien soigné, et ma voiture mise à l'abri.

Si je ne craignais pas de blesser la modestie d'un homme de mérite, j'indiquerais par son nom cet ancien capitaine de milice, brave et honnête cultivateur, qui a su tirer de sa carrière une belle aisance pour lui et sa famille, et mériter par son bon sens et son patriotisme éclairé, d'être élevé aux plus importantes charges de sa paroisse.

Le capitaine B. est un de ces cultivateurs modèles comme je voudrais en voir dans chaque arrondissement de notre province. Ses succès évidents en agriculture, joints à son zèle pour répandre les connaissances autour de lui, en font un homme très-précieux dans sa localité : et les étrangers qui ont la bonne fortune de visiter sa ferme ne manquent pas de tirer un grand profit des améliora-tiyns qu'on y admire.

Si les voisins du capitaine B. ne suivent pas toutes ses

maximes en agriculture, comme on le verra plus bas, il n'en jouit pas moins de l'estime et de la confiance générales. Les longues soirées d'hiver réunissent souvent plusieurs cultivateurs sous son toît hospitalier ; on fume, on cause, et naturellement les sujets agricoles ont une large part dans la conversation. C'est un véritable *club agricole* sans constitution, sans séances régulières, mais qui produit d'excellents fruits ; c'est ce que j'ai pu constater le soir de mon arrivée. En effet, trois cultivateurs du voisinage vinrent faire la veillée avec nous, et inutile de dire qu'une fois la connaissance faite, nous ne tardâmes pas à échanger nos vues sur l'agriculture et les questions qui s'y rattachent.

Je suis flatté, me dit le capitaine B., de vous voir en compagnie de trois de mes bons amis. Nous différons un peu d'opinion, il est vrai, en fait d'agriculture ; mais cette divergence d'idée est pour nous un moyen de passer bien des soirées utiles et intéressantes, la discussion se faisant toujours amicalement et avec sincérité de part et d'autres. Un de mes voisins, *Jacques*, préfère encore son ancien système à ce qu'il appelle la *culture dans les livres ;* tandis que mon autre voisin, *Thomas*, et mon deuxième voisin, *Léon*, professent généralement mes principes tout en ne partageant pas ma manière de voir sur une infinité de détails.

Le grand point, capitaine, qui nous divise surtout, reprit Thomas, c'est l'adoption d'une système de rotation. Vous tenez absolument à me faire adopter le vôtre qui est celui de neuf ans ; et moi je prétend que pour un homme de mes moyens, qui n'ai qu'une terre de deux arpents sur trente, il est impossible d'arriver à faire autant de dépenses de clôtures que vous en faites sur votre ferme, et d'entreprendre chaque année, autant de jardinage que vos moyens vous permettent d'en cultiver.

Quel est donc le système que vous avez adopté et suivi ? demandai-je à Thomas ; je tiens d'autant plus à le connaître que le fait d'être propriétaire d'une terre de deux arpents sur trente, vous place dans la position de

la majorité des cultivateurs de la Province de Québec.

Je me rends volontiers à votre demande, dit-il. Il faut d'abord vous déclarer qu'il n'y a malheureusement pas longtemps que j'ai adopté un système de rotation, c'est-à-dire que je fais succéder à une espèce de récolte une autre espèce qui laisse reposer ma terre tout en me donnant du profit. En me mariant il y a vingt ans, je reçus en donation la terre que j'occupe aujourd'hui. Ne connaissant de l'agriculture que ce que j'avais vu faire, voici quelle a été ma pratique pendant les premières années. (Ayant demandé une ardoise et un crayon, il traça le plan suivant.) Ce plan, continua-t-il, vous donnera une idée de la manière dont ma terre se trouvait divisée:

<table>
<tr>
<td rowspan="2">Chemin.</td>
<td rowspan="2">Site des bâtisses : jardins et prairie.</td>
<td>Champ de 1 arpent sur 28½, cultivé deux années en grain, et pacagé deux ans, sur le chaume, sans semer ni mil ni trèfle.</td>
</tr>
<tr>
<td>Champ de 1 arpent sur 28½, cultivé deux années en grain, et pacagé deux ans, sur le chaume, sans semer ni mil ni trèfle.</td>
</tr>
</table>

A la frontière vous voyez une superficie d'à-peu près trois arpents, séparée par un *travers* du reste de la terre ; ce champ contenait les bâtisses, un tout petit jardin potager, et un morceau mis tantôt en jardinage et tantôt en prairie, cette dernière étant obtenue au moyen de la graine de qualité inférieure que je ramassais au fond des crèches ou des tasseries. Le reste de ma terre était séparée en deux par une clôture de milieu, de sorte que ma culture se faisait principalement dans deux champs ayant chacun un arpent de large sur vingt-huit et demi de long. Je semais un de ces champs en grain pendant deux années consécutives et ensuite je laissais ce *chaume* en pacage pendant deux autres années, durant lesquelles le second champ était à son tour

soumis à deux récoltes de grain. Jamais je ne semais de graine de mil ni de trèfle avec la seconde semence de grain.

Il est évident que cette méthode devait me réduire à ne pouvoir plus récolter de quoi soutenir ma famille. Mon père, et avant lui mon grand-père, avaient agi de même sans trop mal s'en trouver, car ils avaient profité de la fertilité primitive du sol; mais la terre même la plus riche, a besoin d'être ménagée. Le cheval le plus fort, le plus vigoureux, tourne vite en rosse si on le fait travailler avec excès ; et si on ne lui accorde pas le repos, la nourriture nécessaire ; si on remplace l'avoine par le fouet, il finira par devenir infirme et n'être plus qu'une nuisance à son maître cruel et imprudent. Tel est pourtant le genre de traitement que je faisais subir à ma terre. Non content de la fatiguer par une double récolte de grain je la soumettais encore durant deux ans à ce qu'on ose appeler pâturage, mais qui est plutôt un moyen direct de dessécher le sol et de faire crever les bestiaux. N'y ayant pas de graine de semée, il ne poussait que quelques tiges de bonne herbe insuffisantes pour cacher la nudité de la terre aux rayons du soleil, et insuffisantes pour nourrir mes animaux qui, étant forcés de beaucoup marcher pour attraper leur vie, contribuaient davantage à durcir le sol.

Le maximum des récoltes de grain que j'obtenais de la culture de vingt-huit arpents et demi était deux cent cinquante minots, représentant, d'après la moyenne des prix du marché pour les différentes sortes de grain, la somme de quatre-vingt dix-sept piastres ; montant insignifiant en face du travail énorme et des sacrifices qu'il me fallait m'imposer pour le réaliser. D'un autre côté, mes vaches n'ayant qu'une maigre pâture ne donnait qu'un pauvre revenu, et entraient en hivernement si chétives que, malgré mes soins, il m'arrivait souvent d'être obligé de les aider à se lever au printemps et même de vendre la peau de quelques-unes.

Le découragement s'emparait de moi, j'étais réduit à faire mes travaux sans goût et sans espoir, le désordre se

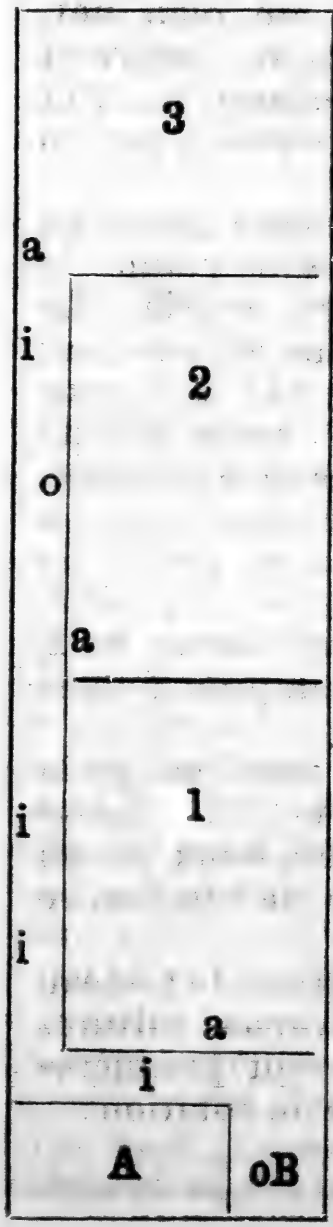
faisait sentir dans mes affaires et même le bonheur disparaissait de ma maison; j'aurais voulu voir ma famille plus âgée et ma terre vendue pour pouvoir émigrer aux Etats-Unis. Le capitaine B, cherchait à m'entourer de ses bons conseils; mais j'étais prévenu contre ses pratiques parceque j'entendais crier de toutes parts qu'elles étaient ruineuses. Je trouvais pourtant qu'il avait quelquefois raison, mais j'étais si endurci dans la routine que je négligeais d'entreprendre même ce qui me paraissait évidemment bien. Le capitaine était heureusement un homme patient et dévoué; malgré mon indolence et mon entêtement, il persista dans ses avis et finit par me convertir. Ma répugnance à lire des écrits sur l'agriculture fut vaincue, mes vieilles idées encroûtées disparurent et, degré par degré, le courage, le bonheur revinrent à ma maison.

Voici les principaux changements que j'ai opérés dans la culture et l'administration de ma ferme.

III.

Ancien Systeme mis de Cote.—Rotation propre a une Terre de deux Arpents de Front.

Le plan suivant, continua Thomas, représente la division actuelle de ma terre :



EXPLICATIONS :

A. Maison, laiterie, hangar à grain, remise à voiture et à bois de chauffage, et jardin potager.

B. Bâtisse de la grange : étable, écurie, etc., et cour spacieuse.

1, 2, 3, Divisions de ma terre adaptées à ma rotation.

i, i, i, i, Allée.

a, a, a, Barrières.

o, o, Puits.

Avec ma clôture du milieu je me suis fait une allée et deux *travers*, de sorte que mon exploitation se fait actuellement dans trois champs. Cet assolement en trois parties, qui me sauve à peu près 4 arpents de clôture, me permet de suivre la rotation suivante : deux années en grain, deux années en prairie et deux années en pacage. Je suis pleinement satisfait des résultats de ce système, que je voudrais avoir suivi dès le commencement de ma carrière.

Mais pour mettre ce système en pleine vigueur il m'a fallu d'abord un peu plus travailler que d'habitude et m'imposer quelques sacrifices. Heureusement que, malgré mes faibles revenus, je ne m'étais

pas trop endetté ; j'avais six vaches et trois chevaux, je vendis un cheval, trois vaches (en conservant les trois meilleures laitières), et avec le produit de cette vente je pus faire face à mes créanciers et acheter la graine de mil et de trèfle dont j'avais besoin.

Voici comment je procédai :

PREMIERE ANNEE : Le champ no. 3, comprenant mes meilleures pièces de terres fut semé en grain avec graine de mil et trèfle. Tout le champ (comprenant à peu près 19 arpents en superficie) avait été labouré l'automne précédent et mes fossés et rigoles avaient été bien nettoyés, de sorte que je pus ensemencer à bonne heure et la graine prit racine comme il faut. Le champ no. 2 et le champ no. 1 furent laissés en pacage et séparés, par un *travers*, du champ no. 3.

SECONDE ANNEE : Le champ no. 1 fut encore laissé en pacage ; le champ no. 2 fut semé en grain sans graine de mil ni de trèfle, et le champ no. 3 laissé en prairie. Le temps des semences passé, je construisis une allée le long de la clôture mitoyenne ; sans avoir besoin de l'allée pour cette année-là, j'aimais à faire ce travail d'avance afin de ne pas être trop surchargé d'occupations l'année suivante.

TROISIEME ANNEE : Le champ no. 1 fut encore laissé en pacage, le champ no. 2 fut semé en grain avec graine de mil et trèfle, et le champ no. 3 fut encore laissé en prairie. Je séparai par un *travers* le champ no. 1 du champ no 2, et je creusai un puits vers le milieu du champ no 2, dans l'allée, tel qu'indiqué sur le plan.

QUATRIEME ANNEE : Le champ no. 1 fut semé en grain sans graine de mil ni de trèfle, le champ no. 2 fut laissé en prairie, et le champ no. 3, après avoir été deux ans en prairie, fut mis en pacage. Mon système de rotation se trouvait alors en pleine vigueur.

Pour résumer, veuillez me permettre de tracer le tableau suivant qui indique la succession des diverses cultures dans chacun des trois champs durant les sept premières années qui ont suivi l'adoption du système de rotation :

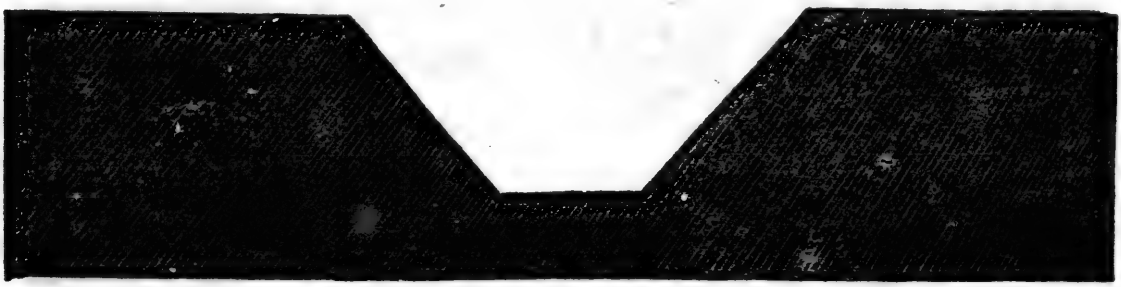
TABLEAU.

ANNEES.	CHAMP NO. 1.	CHAMP NO. 2.	CHAMP NO. 3.
1re année.	Pacage.	Pacage.	Orge et avoine avec graine de mil et trèfle.
2e année.	Pacage.	Blé et pois.	Prairie.
3e année.	Pacage.	Orge et avoine avec graine de mil et trèfle.	Prairie.
4e année.	Gaudriole et blé.	Prairie.	Pacage.
5e année.	Orge et avoine avec graine de mil et trèfle.	Prairie.	Pacage.
6e année.	Prairie.	Pacage.	Gaudriole et blé.
7e année.	Prairie.	Pacage.	Orge et avoine avec graine de mil et trèfle.

Comme vous pouvez le remarquer, le champ no. 1 fut laissé en pacage pendant trois années consécutives afin de régulariser au plustôt ma rotation. La troisième année, malgré que mon troupeau fut réduit à un nombre assez limité, le capitaine me fit cependant prévoir que je n'aurais pas d'herbe en quantité suffisante et me conseilla d'ensemencer un morceau d'un arpent et demi du terrain A en grain destiné à être mangé en vert. Ce morceau avait souvent été couvert d'engrais pour jardinage ; de bonne heure, le printemps, j'en labourai le tiers, c'est-à dire un demi-arpent, et j'y ensemençai un mélange de sarazin et de blé-d'inde semé à la volée ; quelques jours plus tard j'ensemençai pareillement l'autre tiers, et la même chose fut faite pour le dernier tiers. Quand l'herbe

commença à manquer dans le champ no. 1, je donnai de ce fourrage vert, soir et matin, à mes vaches laitières ; ceci me permit de les nourrir abondamment jusqu'à ce que le foin fut enlevé du champ no. 3 et que le regain y fut poussé, car alors j'y mis paître mes vaches et mes chevaux, ne laissant que les moutons dans le champ no. 1.

Une chose qui attira la plus grande attention de ma part, ce fut l'égouttement de mes champs. Dès la première année de ce que j'appelle *ma conversion*, je commençai à égoutter le champ no. 3 suivant les conseils mille fois répétés du capitaine B. D'abord au lieu de creuser mes fossés comme à l'ordinaire, je leur donnai 7 pieds d'ouverture, $3\frac{1}{2}$ pieds de profondeur et $1\frac{1}{2}$ pied de largeur au fond, de manière à leur faire présenter la forme suivante :



Je trouve que cette forme tel que me l'avait prédit mon ami, empêche la terre d'ébouler et sauve par conséquent beaucoup de travaux de curage.

Mes rigoles, surtout quand j'étais pour ensemencer de la graine de foin, étaient bien débourbées et creusées à l'automne, et des saignées étaient pratiquées vis-à-vis chaque raie qui menaçait de retenir l'eau tant soit peu.

Il ne faut pas que j'oublie de dire que la terre extraite des fossés, au lieu d'être jetée sur les levées, était transportée vers le milieu du champ.

Le puits que j'ai creusé la troisième année dans l'allée, vis-à-vis le milieu du champ No. 2, est muni d'auges que j'ai soin d'emplir chaque matin. J'aurais pu m'exempter de creuser ce second puits, attendu que mon allée peut faire communiquer les animaux à celui de la grange

quelque soit le champ qui soit en pacage ; mais je considère que, dans les grandes chaleurs surtout, il est préférable de ne pas trop faire marcher les vaches à lait, et d'ailleurs, comme dit le capitaine, un bon cultivateur doit une visite tous les jours à ses champs. Quelquefois les animaux peuvent faire brèche dans une clôture, des accidents, des maladies peuvent leur survenir ; et c'est le plus souvent en parcourant son domaine qu'on est porté à la réflexion et à concevoir de nouvelles idées d'améliorations.

Tout près de ce puits j'érige, chaque printemps, une espèce de remise formée de poteaux mis en terre et surmontés de branches et d'arbustes ; cet abri sert à protéger mes animaux contre les ardeurs du soleil et j'ai intention, dans la suite, de le remplacer par une rangée d'arbres plantée sur un côté de mon allée.

Enfin, tout en sentant que le capitaine peut avoir raison de me répéter que j'ai encore beaucoup à améliorer dans les détails et même dans l'ensemble de mon exploitation, je suis cependant satisfait, comme je l'ai dit, des résultats obtenus jusqu'ici. Je ne cultive en grain que 19 arpents par année et j'ai des récoltes doubles de celles que j'obtenais en en cultivant 29 arpents. Mon champ de foin me donne actuellement en moyenne 3,000 bottes par année. Mon troupeau de vaches qui de trois a été augmenté à sept, me donne en moyenne $20 valant de beurre par vache, sans compter l'engrais des cochons.

—Sans doute, Thomas, fit le capitaine en souriant, si vous vouliez seulement vous appliquer à conserver et utiliser le fumier de vos animaux, vous seriez un cultivateur assez parfait.

—J'avoue, reprit Thomas, en s'adressant à moi de nouveau, que mon ami Léon, fut plus docile que moi aux leçons du capitaine en ce qui a rapport à l'économie du fumier ; aussi je ne doute pas qu'une visite faite à ses bâtiments ne vous intéresse grandement. Comme il est certain que l'état des chemins vous empêchera de partir d'ici demain, je demanderai à Léon de nous permettre cette visite dans le cours de la journée.

—J'y consens volontiers, dit Léon.

—Bien ! dit le capitaine, demain avant midi, nous nous réunirons chez Léon pour visiter ses bâtiments, et demain soir nous ferons encore une veillée agricole ici : je vous y invite tous, mes amis.

On se dit au revoir, et, après avoir pris congé de mon hôte et de sa famille, j'allai dans un bon lit me reposer des fatigues du voyage.

IV.

Economie de l'Engrais.—Plan d'une batisse pour étable, écurie, etc., etc.

L'importance de l'engrais est encore mal appréciée dans beaucoup de fermes canadiennes. On ne se rend pas assez compte qu'un arpent de terre engraissée, produit autant et souvent plus que deux arpents de terre maigre. Ce n'est pas tout d'assoler une ferme de manière à faire succéder la prairie et le pâturage à la récolte de grain ; il faut tâcher d'engraisser, chaque année, une portion des champs en culture.

Avec le même labour, le même hersage, le même égoût, et la même semence, on aura deux fois plus de grain sur le champ amélioré que sur celui qui ne l'est pas, et ensuite le foin, l'herbe seront de même doublement abondants.

Par la rotation on fait reposer le sol, il est vrai ; mais le repos ne suffit pas pour entretenir la vigueur, il faut la nourriture. Le cheval qui subit un travail pénible ne se contente pas de dormir toute la nuit, ni même de manger du fourrage, il lui faut de l'avoine pour maintenir ses forces : eh ! bien ce que l'avoine est au cheval, l'engrais l'est à la terre.

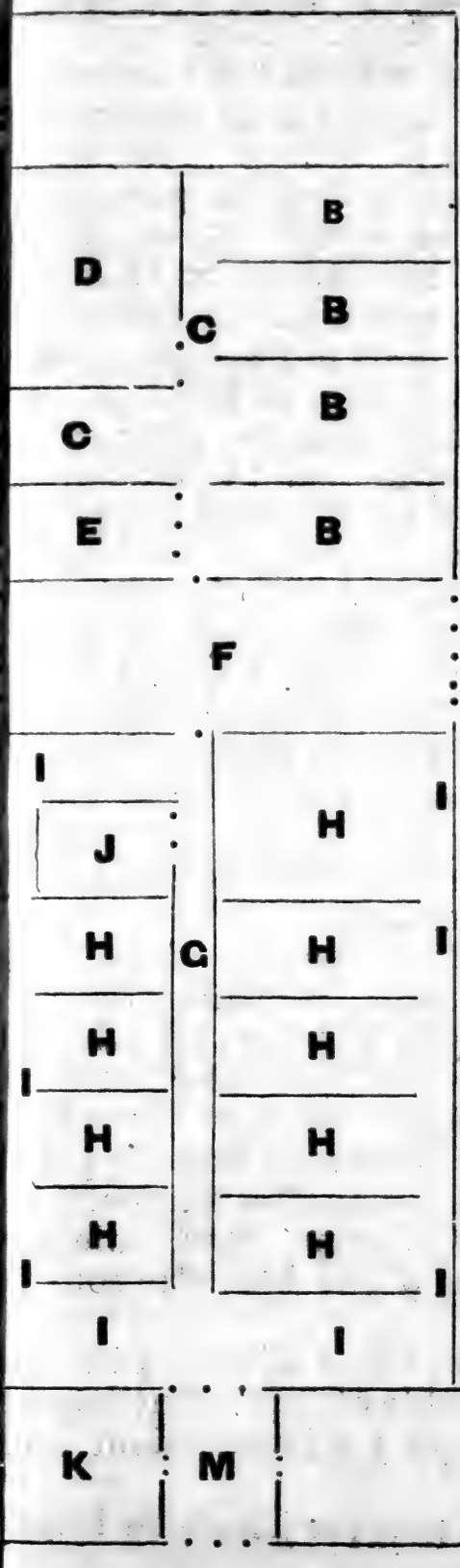
Il serait donc à désirer que tous les cultivateurs de notre Province fissent autant pour l'économie de leurs fumiers que ce deuxième voisin du capitaine B., dont j'allai visiter les étables le lendemain de l'entretien déjà rapporté.

—Si je me suis rendu à la proposition de Thomas, nous dit Léon à notre arrivée, c'était surtout pour faire preuve de bonne volonté, car je n'ai vraiment rien d'extraordinaire pour mériter l'attention de visiteurs étrangers. Le peu que vous allez voir en fait d'économie d'engrais, vous le rencontrerez chez tout cultivateur soucieux de ses

intérêts. Si j'étais riche je pourrais adopter des méthodes qui doubleraient la quantité et la valeur de mes fumiers, et par conséquent doubleraient le revenu de ma terre, mais vous connaissez le proverbe : Qui trop embrasse mal étreint.

Ce que j'admire le plus, dis-je, ce n'est pas le cultivateur à qui la fortune permet d'arriver au plus haut degré de la perfection agricole, mais c'est celui qui, avec les moyens ordinaires, s'élève au-dessus de la routine et sait tirer tout le profit possible des ressources mises à sa disposition.

Tout en continuant la conversation, nous nous dirigeâmes vers la grange. L'étable occupait la moitié d'une bâtisse de 80 pieds sur 30, représentée par le plan suivant :



EXPLICATIONS :

A, Bergerie de 30 pieds par 12, ayant une grande porte donnant sur la cour.

B B B B, Stalles pour les chevaux.

C C, Passage et allée.

D, Grande stalle pour les poulains.

E, Place pour l'avoine et les harnais.

F, Batterie [aire] avec deux grandes portes.

G, Passage.

H H H H H H H H H, Stalles pour les vaches.

I I I I I I I I, Allées.

J, Place pour les legumes.

K, Remise pour terre sèche et litière.

L, Remise pour fumier.

M, passage.

.... Portes.

Le nombre de bêtes à corne à l'étable était de 9, dont 6 vaches laitières et 3 taures. Voici d'après ce que j'ai constaté, leur régime de chaque jour : on leur donne trois repas de paille et de foin hachés et mêlés, et deux repas de patates et de betteraves. Le grenier qui surmonte l'étable est rempli de paille, et celui qui surmonte l'écurie et la bergerie est rempli de

foin. Ces fourrages sont jetés dans la batterie F, mélan
gés ensemble, après avoir passés dans le hache-paille, e
puis distribués aux animaux dans des crèches placées d
chaque côté du passage G. Les légumes sont transporté
sur un traineau du caveau à l'appartement J, hachés e
distribués dans les mêmes crèches le long du passage G
L'eau est donnée dans des auges en sapin: elle est appor
tée, chaque soir, dans une tonne montée sur un traineau
Le cheval attelé sur le traineau, entre par le passage M
et se rend avec sa charge jusque dans le passage G; là i
est dételé et conduit à l'écurie à travers la batterie. L
tonne et son contenu passe la nuit dans le passage, d
sorte que l'eau est un peu dégourdie quand le lendemai
on la sert aux vaches. Le traineau est fait avec des patin
relevés aux deux bouts et le travail s'adapte facilemen
à l'un et l'autre bout, ce qui exempte de le retourne
quand il faut le sortir de l'étable. On se sert de mêm
d'un cheval pour traîner les légumes dans l'appartemen
J; on en apporte en quantité suffisante, chaque fois, pou
fournir la portion des vaches durant plusieurs jours.
Contrairement à beaucoup de cultivateurs, Léon consi
dère que le fumier est mieux placé ailleurs que sur le
cuisses de ses animaux, aussi sont-ils étrillés tous les jour
avec soin et munis de litière abondante.

La remise K est séparée en deux parties: dans l'un
sont transportées de temps en temps, les pailles de qua
lité inférieure, et l'autre est remplie de terre sèche duran
l'été. Ces pailles sont employées comme litières, et cett
terre est placée derrière les vaches et dans les allée
I I I, de manière à absorber les urines et assainir par l
les planchers de l'étable. Les déjections des animaux, d
même que cette terre saturée d'urine, sont enlevée
chaque jour et portées au moyen d'une brouette sous l
remise L.

Des fenêtres munies de doubles vitres laissent pénétre
une abondante lumière dans l'étable et deux ventilateur
donnent issue aux gaz malsains qui y séjourneraient san
cela.

Les vaches de Léon ne sortent presque jamais en hiver

la propreté dans laquelle on les tient, l'excellence des mets et de l'eau qu'on leur donne, entretiennent chez elle une santé et une vigueur qui les dispensent de tout exercise.

L'écurie de Léon est, de même que son étable, bien éclairée, bien propre et aérée. Les chevaux sont étrillés, brossés et entourés de tous les soins requis. L'appartement D., spacieux et parfaitement sain, est destiné au logement des poulains ; ces derniers rencontrent le même soin et sont tenus dans le même état de propreté que les vieux chevaux. En cela Léon évite de tomber dans un abus assez commun : certains cultivateurs, d'ailleurs, assez soigneux pour les chevaux faits, sont d'une regrettable négligence pour les poulains ; une nourriture grossière leur est donnée, on les tient dans une atmosphère empestée et dans une malpropreté telle qu'ils contractent souvent des maladies. Et c'est pourtant du régime subi à cet âge que dépendent les qualités et la valeur que le cheval aura plus tard.

Je n'ai remarqué aucun mode particulier pour la conservation des fumiers de l'écurie : ils sont mis en tas dans la cour.

La bergerie est disposée de manière que les moutons reçoivent sans cesse un air parfaitement pur sans toutefois être jamais exposés à la neige et à la pluie. Une division de la cour leur est exclusivement destinée. Le foin et la paille leur sont distribués dans des crèches mobiles qui sont placées sous la bergerie quand il fait mauvais et transportées dehors quand le temps est beau. On a aussi soin de leur administrer, assez souvent, un peu de sel mêlé de souffre.

La visite des bâtiments terminée, nous nous rendîmes à la maison de Léon, où, sur ma demande, il m'indiqua l'espèce de rotation suivie sur sa ferme.

V.

Rotation de six ans.—Fossé-modèle.

La rotation que j'ai adoptée et suivie depuis assez longtemps, dit Léon, est celle de six ans. Ma ferme qui comprend une superficie de 90 arpents, c'est-à-dire 3 arpents sur 30, est divisée en six champs, au moyen de travers et d'une allée placée le long d'une des clôtures mitoyennes, suivant la méthode expliquée hier soir par Thomas. De même que ce dernier, j'ai procédé graduellement pour arriver à l'assolement actuel de ma terre. Je commençai d'abord par mettre en prairie les pièces voisines de la grange et qui devaient former mon champ No. 1, et ensuite, durant sept ans, ma culture fut celle indiquée par le tableau suivant:

Années	Champ No. 1.	Champ No. 2.	Champ No. 3.	Champ No. 4.	Champ No. 5.	Champ No. 6.
1re année.	Prairie.	Grain et Graine.	Grain.	Pacage.	Pacage.	Pacage.
2de année.	Prairie.	Prairie.	Grain et Graine.	Grain.	Pacage.	Pacage.
3me année.	Pacage.	Prairie.	Prairie.	Grain et Graine.	Grain.	Pacage.
4me année.	Pacage.	Pacage.	Prairie.	Prairie.	Grain et Graine.	Grain.
5me année.	Grain.	Pacage.	Pacage.	Prairie.	Prairie.	Grain et Graine.
6me année.	Grain et Graine.	Grain.	Pacage.	Pacage.	Prairie.	Prairie.
7me année.	Prairie.	Grain et Graine.	Grain.	Pacage.	Pacage.	Prairie.

J'ai continué jusqu'à ce jour de suivre cette rotation, avec laquelle je me trouve à avoir tous les ans une prairie nouvelle et une prairie ancienne. Si une année, la saison du printemps est défavorable et empêche la graine de prendre dans un champ, je ne me trouve pas, à cause de cela, privé de prairie pour l'année suivante. Tandis qu'avec la rotation de Thomas, qu'on peut aussi appeler rotation de six ans, si la graine manque de prendre on est sûr de ne point récolter de foin l'année suivante. D'un autre côté quand la prairie est neuve c'est le trèfle qui domine, tandis que la seconde année le mil se fait plus sentir : avec mon système on a la chance d'avoir les deux sortes de foin à la fois. Je trouve encore de l'avantage à possèder deux parcs distincts, qui, non-seulement offrent chacun un pâturage différent, mais peuvent encore être fermés tour à tour soit pour y laisser reverdir l'herbe, soit pour séparer les diverses espèces d'animaux.

Le fait est, dit le capitaine B., que Léon a toujours des pâturages riches et des animaux nullement *malins à la clôture ;* et il dit souvent avec raison que les sabots et les carcans les plus économiques sont de l'herbe grasse et de l'eau pure en abondance.

Mais, remarquai-je à Léon, je ne vois pas figurer de jardinage dans la rotation que vous venez d'exposer et cependant vos vaches reçoivent des rations de légumes durant tout l'hiver.

J'ai peut être eu tort en effet, reprit Léon, de ne pas faire entrer les légumes dans le tableau de ma rotation ; mais comme je ne les cultive que sur une faible échelle, je n'ai pas cru devoir en faire mention. Les betteraves que je donne actuellement à mes vaches ont été récoltées dans mon jardin potager, qui comprend une superficie d'un arpent et demi ; quant aux patates je les sème dans dans un morceau de champ indiqué sur le tableau comme étant mis en grain. Ce morceau de frîche destiné à être mis en patates est couvert, au printemps de 60 à 70 charges à l'arpent de fumier enfouis sous le guéret. Tout le fumier qui n'est pas destiné à l'engrais des légumes, est étendu de bonne heure sur la prairie de seconde année.

Comme j'ai cru m'apercevoir que le monceau de terre sèche placé sous ma remise avait attiré votre attention, je vais me permettre de vous dire un mot sur la manière dont je fais mes fossés, vu que c'est la terre extraite de ces derniers dont je me sers pour faire imbiber le purin de mon étable. De même que Thomas, je suis pénétré depuis longtemps des idées du capitaine B., sur l'importance de l'égoût du sol. Je donne cependant une forme plus évasée à mes fossés : ceux que j'ai complétés ont à peu près 4 pieds de profondeur sur 12 à 15 pieds de largeur au sommet, tel que le représente la figure suivante :

Pour opérer le creusage je commence par tracer de profonds sillons de charrue dans les levées et ensuite j'enlève la terre au moyen d'une large pelle en fer munie de deux manchons et tirée par des chevaux. Au lieu d'un fossé ordinaire, j'ai plutôt une espèce de coulée au fond et sur les côtés de laquelle je puis labourer et semer comme sur le reste du champ, de sorte qu'il n'y a pas de terrain de perdu ; ensuite je puis circuler à travers mes champs avec des charges sans être obligé de construire de ponts. Quand je laboure dans mes fossés j'ai soin de toujours tourner le guéret du côté du champ ; par ce moyen la forme ovale devient de plus en plus prononcée et je n'ai qu'à enlever à la pelle les deux dernières raies du fonds pour avoir un fossé bien nettoyé.

Après avoir continué la conversation durant une bonne partie de l'avant-midi, nous prîmes congé de Léon et je suivis le capitaine B., à sa résidence. Je remarquai que

déjà une herse (scraper) avait passé dans le chemin pour faire disparaître les suites de la tempête de la veille. Le capitaine B., et trois de ses amis possèdent cette herse en société : chacun s'en sert, à son gré, pour son usage particulier, et est tenu de battre, à son tour, le chemin après chaque *coup de neige*. Comme je savais que malheureusement cette pratique était rare dans nos campagnes, je ne fus nullement tenté, parce que je voyais en cet endroit, de revenir sur la décision prise de ne partir que le lendemain. L'après-midi fut donc employé à causer avec le capitaine B., à visiter les divers appartements de sa maison, les bâtisses de sa ferme, ses instruments aratoires, etc., etc. Le soir eût lieu la réunion projetée ; tout le monde fut fidèle au rendez-vous, et même quelques figures nouvelles y firent leur apparition.

VI.

Discussion sur differents sujets :—Perte de temps, instruction agricole.— Main-d'œuvre.

Le temps, c'est de l'argent, dit un proverbe. Il suit de cette vérité que plus un cultivateur perd de temps, moins il s'enrichit. Il ne faut cependant pas considérer comme perdu le temps consacré au repos nécessaire ; car on se repose pour travailler, de même que l'on travaille pour se reposer. Et en outre il n'y a pas que le travail des bras qui profite au cultivateur intelligent ; les heures qu'il consacre à s'instruire lui valent autant et souvent plus d'argent que celles qu'il passe à travailler péniblement.

En hiver, lorsque le soleil se couche à $4\frac{1}{2}$ heures, il reste chaque soir quatre à cinq heures d'un temps précieux que les cultivateurs canadiens, en général, n'utilisent malheureusement pas assez. Les *clubs agricoles*, qui pourraient faire tant de bien, n'ont encore pris qu'un développement très-limité au sein de nos campagnes. Les voisins se réunissent, il est vrai, pour faire la veillée ensemble ; mais c'est une exception quand on parle d'agriculture. On fera plutôt de la politique, on dénigrera celui-ci, celui-là, on s'irritera, on se formera une foule d'idées et d'opinions fausses au milieu de discussions passionnées et parfois ridicules. Que de temps épargné, et par conséquent d'argent sauvé, si les cultivateurs passaient leurs soirées au foyer domestique occupés à lire et à entendre lire un journal utile ou un livre d'agriculture ! Que de haines, de divisions évitées si les sujets agricoles absorbaient toutes les discussions dans les réunions de voisins.

Le capitaine B. et son entourage offrent, sous ce rapport, un bel exemple. Là, point d'inimitié, point de chicane, mais entente et harmonie parfaites. Aussi, à la se-

conde veillée, comme à la première, je vis qu'il était d'usage d'amener l'agriculture sur le tapis le plus tôt possible.

Une fois la conversation engagée, Jacques, qui avait gardé le silence le soir précédent, hasarda la remarque suivante :

—Comme l'a dit le capitaine avec raison, je suis encore l'ancienne culture et je persiste à ne pas *cultiver dans les livres*. Je trouve cependant quelque chose de beau dans les plans et les systèmes de mes voisins, je respecte leurs opinions ; mais je tiens, et je tiendrai toujours, je pense, à l'idée que le cultivateur canadien n'a rien de mieux à faire, pour le moment, que de pratiquer la plus grande économie, de vivre sans luxe, d'acheter le moins possible chez le marchand et de tâcher de vivre et de se vêtir entièrement des produits de sa ferme ; car à quoi sert de faire pousser tant de grain, d'avoir tant de produits lorsqu'on est forcé de les vendre à vil prix.

—Il est vrai, reprit le capitaine, que le grain ne se vend pas au gré de nos désirs. Mais si on est forcé de vendre l'orge pour 40cts. le minot et l'avoine pour 25cts., c'est une raison de plus pour modifier notre culture de manière à semer moins de grain et à faire en sorte que le peu qu'on récolte soit de bonne qualité et coûte le moins possible. Si Léon ensemence en avoine deux arpents de terre reposée et engraissée et qu'il récolte disons 60 minots de belle avoine ayant la pesanteur et les qualités voulues, et que vous, Jacques, vous ensemenciez, avec la même espèce de grain, quatre arpents de terre épuisée pour ne récolter que 60 minots d'avoine pauvre et légère, il est évident que Léon se trouvera mieux payé que vous. Nous avons dû certainement ruiner la réputation de nos grains sur les marchés par la mauvaise qualité de ceux que nous avons exportés ces années dernières. Grâce à l'ambition des commerçants, le bon grain était acheté comme le mauvais, le cultivateur soigneux et honnête n'était pas mieux apprécié que le négligent : on visait partout à la quantité plutôt qu'à la qualité. De là, la fièvre de semer beaucoup de grain s'est emparée plus que

jamais de nos cultivateurs ; on a continué avec une ardeur nouvelle à épuiser le sol, sans s'occuper si cet état de choses pouvait durer : on voit aujourd'hui les résultats de cet égarement dans les murmures et les accents de découragement qu'on entend partout.

Autrefois nous allions porter nos grains sur un marché assez éloigné et nous le vendions pour des prix encore moindres que ceux qu'on nous donne aujourd'hui. Je me rappelle avoir pendant plusieurs années vendu mon orge aux brasseries de Montréal pour 25 cts. le minot, et j'étais obligé de la transporter en voiture, les chemins de fer étant alors inconnus dans le pays. J'ai souvent vendu et transporté de même à Montréal de l'avoine pour 15 à 20 sols le minot. Cependant c'était l'âge d'or des cultivateurs canadiens : ceux qui voulaient se donner de la peine augmentaient alors leur fortune comme ils pourraient le faire aujourd'hui. Mais, me direz-vous, la terre était bonne dans ce temps là, et on avait la main-d'œuvre à bon marché.

C'est précisément parce que la terre est appauvrie qu'il faut discontinuer de l'épuiser par une culture routinière. Ce n'est pas dans l'ordre que le sol diminue en fertilité ; au contraire, ne voit-on pas des vieux pays comme l'Angleterre, la France et la Belgique posséder un sol encore excessivement riche après avoir été cultivé depuis au-delà de mille ans ? Imitons donc, autant que notre climat le permet, l'agriculture de ces pays-là. Lisons leurs livres et leurs journaux d'agriculture ; on verra qu'ils ont soin de mettre de la méthode et du raisonnement dans la succession des diverses récoltes ; qu'ils savent faire succéder le repos à la fatigue et maintenir les forces productives de la terre au moyen d'engrais appliqués à propos.

Quant à la main-d'œuvre il est vrai qu'elle coûte beaucoup plus qu'elle ne coûtait dans le temps auquel je viens de faire allusion ; mais d'un autre côté, n'avons-nous pas les instruments aratoires qui rendent les bras moins nécessaires et moins nombreux. Je comprends que s'il fallait battre tout le grain au fléau, le nettoyer au van, si nous n'avions pas les faucheuses, les râteaux à cheval et

mille autres machines qui remplacent graduellement le travail de l'homme, je comprends que l'agriculture deviendrait vite impossible en face des salaires maintenant exigés. Aussi le cultivateur qui, de nos jours, veut faire de l'agriculture sérieusement, doit-il se tenir au courant de toutes les découvertes et ne pas négliger de se procurer ce qui peut lui sauver de la main-d'œuvre. Et il ne faudrait pas se rendre compte de ce qui se passe pour ne pas prévoir que les progrès de l'industrie entraîneront encore pendant des années les populations de la campagne vers les villes ; c'est à nous de prendre des mesures pour lutter en quelque sorte contre le manufacturier. Pourquoi ce dernier peut-il payer de gros salaires ? Parce qu'au moyen de la mécanique il augmente d'une manière prodigieuse la valeur du travail de l'ouvrier. En bien, nous, cultivateurs, utilisons toute la valeur du travail au moyen du calcul et des machines agricoles ; rétablissons la fertilité de la terre par la rotation et l'engrais, et je crois que nous pourrons nous tirer d'affaire même en vendant l'orge à 40 cts. et l'avoine à 25 cts.

VII

Suite de la Discussion.—Le Luxe.—Mauvaise Education des enfants sous ce rapport.

—Tout cela me paraît juste, dit Jacques : mais il n'en est pas moins vrai que si les cultivateurs vivaient sans luxe comme autrefois, le pays serait encore dans cet âge d'or que vous venez de rappeler.

—Vous avez peut-être raison, répliqua Léon ; le luxe nous fait un mal plus grand que la baisse des grains ; et si encore il constituait notre seul défaut ! Mais examinez l'allure de nos campagnes, voyez ces nombreux abus qui nuisent au bonheur, à la prospérité, à la dignité de la classe agricole, et qui alimenteront l'émigration tant qu'ils subsisteront parmi nous. Lorsque les manufactures américaines regorgeront de gens cherchant du travail, ce sera l'industrie canadienne qui attirera à son tour, vers les villes et les villages, l'homme des champs mécontent du sort qu'il se sera lui-même préparé. Et à moins que la conduite des cultivateurs canadiens en général ne subisse des réformes prochaines, je n'hésite pas à dire qu'une bonne partie de ces belles terres défrichées par les sueurs de nos ancêtres passeront, avant longtemps, aux mains de spéculateurs étrangers.

—Pour ce qui regarde le luxe, reprit le capitaine, je ne voudrais pas refuser au cultivateur le droit de jouir du nécessaire ; on ne peut que l'approuver de s'habiller et d'habiller sa famille convenablement, de prendre une nourriture saine et abondante, d'avoir une maison tenue et meublée avec goût et propreté, de posséder de bons chevaux, des voitures et harnais solides. Mais malheureusement on s'occupe souvent de paraître et de briller bien plus que de bien se nourrir et de bien se loger. On

s'applique fort peu à s'habiller confortablement selon les saisons, pourvu qu'on suive la mode, qu'on ait force clinquants, force fanfreluches. L'utile et le sérieux sont mis de côté au profit de la parure et de la frivolité.

On se plaint que les produits agricoles ne se vendent pas et cependant allez chez les voituriers, voyez l'activité constante de cette foule d'ouvriers occupés à faire des voitures fines *à la douzaine* pour les gens de la campagne. Entrez chez le sellier : vous y verrez des harnais, soi-disant argentés, en grande quantité ; mais très-peu de bons harnais durables ; c'est que les premiers sont en grande demande par les garçons de la campagne.

Les produits ne se vendent pas, et cependant tous les jours on voit de nouveaux magasins surgir dans nos petites villes et nos villages. Tous ceux qui ont un peu d'argent, et qui ne veulent pas travailler de leurs mains, ne voient rien de mieux à faire que de devenir marchands : ils auraient tort en effet d'investir leurs capitaux dans des industries profitables au pays, quand ils sont sûrs de faire de si larges bénéfices à vendre du whisky, de la mousseline, du ruban et des aigrettes.

Et dire que ces folles dépenses sont faites par des cultivateurs qui se plaignent de ne pas avoir les moyens quand il s'agit d'acheter un instrument aratoire perfectionné, de souscrire à un journal ou de procurer à leurs familles les avantages d'un certain nombre de livres intéressants. Tel père qui se croirait ruiné s'il déboursait $3 à $4 pour recevoir un journal, n'hésite pas de sacrifier $250 à $200 pour *gréer* ses enfants.

On entend quelquefois répéter que ces dépenses sont faites dans le but de retenir les jeunes gens à la maison paternelle : ceux qui ont des yeux peuvent voir si le but est atteint ! C'est tout le contraire qui arrive et qui doit arriver suivant moi. Cette conduite étourdie, que le luxe favorise parmi la jeunesse, a justement pour effet d'étouffer chez elle l'amour du toit natal. C'est pourtant cet amour sacré qu'il faudrait entretenir pour arrêter l'émigration. Est-ce un moyen de développer les affections de famille que d'habituer les jeunes gens à ne s'amuser

qu'au dehors et loin du cercle des parents ? Rendons nos demeures attrayantes et confortables ; au lieu de gaspiller des sommes considérables en beaux habits et en belles voitures, consacrons chaque année quelques piastres pour embellir et orner les appartements destinés à nos enfants. Que le jeune homme ait sa chambre assez bien meublée, que quelques livres choisis forment sa bibliothèque, qu'un journal illustré fasse son apparition régulière sur sa table, enfin qu'on lui crée, dès son bas-âge, un petit *chez soi* auquel il ne manquera pas de s'attacher et qui développera chez lui le goût d'une vie sédentaire. Que de bonne heure on engage ce jeune homme à tenter lui-même quelques petites exploitations sur la ferme : qu'un morceau de terre soit mis à sa disposition et qu'on lui permette d'en tirer parti à son profit. Si par bonheur il lui vient à l'idée de planter des pommiers ou des arbres d'ornement, il ne faudra pas reculer devant un léger sacrifice. Quand plus tard il sera tenté de quitter sa patrie, la vue de ces arbres le retiendra peut-être dans le devoir.

—Comment voulez-vous, interrompit Jacques, qu'on souscrive aux journaux pour les enfants et qu'on leur achète des livres, ils ne les liront pas. Je connais des jeunes gens de cet arrondissement qui ont déjà oublié tout ce qu'ils avaient appris à l'école.

—Puisque j'ai commencé à médire contre mes compatriotes, dit le capitaine, permettez-moi de dire que je trouve de grands vices dans le fonctionnement de notre système scolaire.

VIII.

LES BIENFAITS DE L'INSTRUCTION MAL APPRECIÉS DANS LES CAMPAGNES.

Les bienfaits de l'instruction semblent mal appréciés parmi nous. Trop de cultivateurs croient encore qu'il est presqu'inutile d'être instruit pour se livrer à la vie et aux travaux des champs. Il est vrai que beaucoup d'enfants de la campagne sont envoyés dans nos colléges pour se livrer à des études sérieuses ; mais les parents ont soin de leur faire comprendre que ces sacrifices sont faits dans le but de leur ouvrir une carrière autre que l'agriculture. Ce serait une bien rare exception si on voyait un père de famille procurer à son fils une éducation solide tout en le destinant à prendre les manchons de la charrue : on ne manquerait pas de dire qu'il jette son argent à l'eau.

Je ne veux pas prétendre que les études classiques soient nécessaires pour faire un cultivateur éclairé ; mais au moins il me semble qu'on devrait mieux tirer profit de nos écoles de paroisse. Les contribuables devraient mettre la mesquinerie de côté, adopter des vues larges et ne pas reculer devant les sacrifices requis pour tenir ces écoles sur un pied convenable.

Le traitement accordé aux instituteurs et aux institutrices est, en général, insuffisant pour attirer des sujets distingués dans la carrière de l'enseignement. Tel jeune homme qui s'est fait avocat, notaire, médecin ou commis, se serait probablement fait instituteur, aurait pu faire fructifier ses talents et former des centaines de cultivateurs instruits ; mais il a été détourné par le maigre salaire qui l'attendait, il s'est lancé à tout hazard dans

une profession où l'encombrement le fait végéter et en fera peut-être un sujet nuisible à la société.

Une servante gagne aujourd'hui plus cher que la plupart de nos institutrices. Une fille qui reçoit $4 par mois et sa pension se trouve plus riche au bout de l'année qu'une maîtresse d'école qui reçoit un traitement de $120 par an et qui est obligée, à même cette somme, de se nourrir, et de chauffer la maison d'école où elle enseigne. Quel est le maître d'école qui gagne autant que nos ouvriers des villes, quand ceux-ci font $1.50 à $2 par jour ?

Pourtant si on veut qu'une carrière soit enviée par les personnes de talent et d'avenir, il faut la rendre lucrative, autrement on n'attire que les personnes qui se dévouent (et elles sont rares) ou bien des médiocrités. Pourquoi la jeunesse se lance-t-elle dans les professions libérales, et dans le commerce ? c'est parce qu'elle voit que les hommes capables et laborieux s'y font de magnifiques positions.

—Vous oubliez donc, interrompit Jacques, que les commissaires d'école reçoivent des demandes par douzaine, quand arrive l'époque des engagements. Je trouve qu'il n'y a pas de carrière plus remplie que celle de l'enseignement ; le nombre des institutrices augmente tous les jours.

—Je sais, reprit le capitaine B., que les institutrices augmentent en nombre tous les jours, mais je ne suis pas prêt à dire qu'elles augmentent en valeur. Au contraire il me semble que le nombre des institutrices sérieuses et capables diminue chaque année dans nos environs. Croyez-vous que l'instruction peut grandir et se développer entre les mains de ces nombreuses fillettes qui obtiennent des diplômes ? Les allures de demoiselles qu'elles prennent, la toilette éblouissante qu'elles se payent à la première occasion, prouvent que la noble vocation de l'enseignement n'est pas assez sacrée à leurs yeux pour les empêcher de soupirer après le jour où elles pourront y renoncer dans le but de se vouer à un mariage avantageux.

Mais le petit nombre de professeurs capables que j'attribue aux traitements peu élevés, n'est pas le seul abus qui règne dans nos écoles. D'abord, on nuit souvent à l'instruction des enfants en les empêchant d'assister régulièrement aux classes, et en ne leur fournissant pas les livres, cahiers, cartes, etc., etc., dont ils ont besoin. Plusieurs prétendent, avec raison, que nous devrions mettre des livres plus attrayants entre les mains des enfants : l'histoire du Canada, par exemple, se graverait bien mieux dans l'esprit des élèves si on le leur faisait étudier dans un livre parsemé de tableaux représentant les hommes et les actions mémorables dont nous tirons notre gloire. Et probablement que plusieurs de nos livres seraient changés si on ne craignait pas de provoquer le mécontentement des parents en leur imposant ce nouveau sacrifice.

Ensuite la construction et l'entretien de nos maisons d'école laissent beaucoup à désirer. La maison d'école devrait être solidement bâtie, bien éclairée, munie de ventilateurs et surmontée d'un petit clocher qui la distingue parmi les autres constructions et lui donne plus d'importance. L'enfant concevra par là une meilleure idée de l'instruction qu'il reçoit, et s'il visite la ville et admire quelques-uns de nos établissements d'éducation, il ne concevra pas de mépris pour l'école de son arrondissement. Que la maison soit tenue chaudement, et bien aérée afin que les enfants y goûtent le bien-être et n'y perdent pas leur santé. Que la maisen soit de plus entourée d'arbres à l'ombre desquelles les enfants puissent prendre leurs récréations: ils puiseront de là le goût d'en planter près de la demeure paternelle, et cet exemple donné à l'école contribuera à embellir nos campagnes et attacher le peuple davantage à la vie rurale.

—Mais, interrompit quelqu'un, toutes ces bonnes choses conviendraient trés-bien si nous étions tous riches comme le capitaine ; mais nous éprouvons déjà trop de difficultés à payer nos cotisations scolaires pour vouloir les augmenter.

—Précisément, reprit le capitaine, parceque la taxe

scolaire pèse sur les cultivateurs qu'ils sont les plus intéressés à prendre des mesures pour que leur argent donne des résultats satisfaisants. Si un cultivateur paye $2 par année de taxe pour le soutient d'écoles qui ne font qu'un bien très-limité, il me semble que ce même cultivateur ne devrait pas hésiter à payer $1 de plus pour rendre les écoles aussi effectives que possible. Les taxes sont un bienfait et ne sont jamais trop élevées du moment qu'elles sont employées à procurer un avantage direct au contribuable ; or, quoi de plus directement utile au cultivateur que d'assurer à ses enfants une éducation dont ils bénéficieront toute leur vie. Ne reculons donc pas devant les sacrifices lorsqu'il s'agit du progrès de nos écoles ; nous arrivons à une époque où plus que jamais, l'ignorant sera comme un aveugle dans le chemin de la vie. Loin de nous l'idée erronée que le cultivateur n'a pas besoin d'être instruit : au contraire soyons convaincus que c'est par l'instruction qu'il commandera l'influence et le respect et qu'il saura profiter de tous les avantages de sa profession.

IX.

Suite de la Discussion sur l'Instruction.—Empierrement des Chemins.

—Jacques a raison, continua le capitaine, quand il dit que les jeunes gens oublient promptement ce qu'ils ont appris à l'école; cependant je ne voudrais pas, comme lui, conclure qu'il ne faut pas leur acheter de livres ni leur procurer de journeaux: c'est tout l'opposé qu'il faudrait faire suivant mon opinion. L'unique moyen de développer chez l'enfant les connaissances puisées à l'école, c'est de lui donner le goût de la lecture et de lui faire trouver là son amusement. Achetons-lui un livre de temps à autre, fournissons-lui de l'argent pour qu'il s'abonne à un journal et bientôt lire deviendra pour lui une habitude, un véritable agréement; au lieu de courir, comme les autres, après les plaisirs volages, il se formera aux idées et aux vues sérieuses, il fera un homme de calcul et d'initiative, utile à lui-même et à son pays.

—J'admets, dit Léon, que l'instruction est la bâse du progrès agricole et industriel de notre Province. En répandant des connaissances solides et pratiques parmi le peuple, nour verrons surgir des hommes entreprenants qui se lanceront dans des voies nouvelles et créeront du travail et de la prospérité autour d'eux. Mais si on se plaint que le peuple n'apprécie pas la valeur de l'instruction, il ne faudrait pas lui laisser l'administration de ses écoles; il me semble qu'elles devraient être placées sous la régie et le contrôle d'hommes instruits nommés par l'autorité civile ou ecclésiastique. Quand on pense que bon nombre de commissaires ne savent ni lire, ni écrire et que dans plus d'une paroisse on a soin, aux élections,

d'écarter de la commission les hommes qui ont de l'éducation.

—Il est vrai, reprit le capitaine, que le peuple abuse de la liberté qui lui est laissée ; cependant ce n'est pas une raison pour la lui enlever, mais c'en est une pour lui enseigner à s'en servir. Il y va de notre dignité, à nous cultivateurs, d'exercer dans toute leur plénitude nos droits de citoyens ; mais le pouvoir de nous gouverner nous-mêmes, au moyen des municipalités, nous impose le devoir de bien nous gouverner. La conduite de nos affaires de paroisse doit être sage, libérale et éclairée si nous ne voulons pas faire regretter au législateur de nous avoir octroyé des priviléges dont nous pouvons être fiers.

Les abus qui règnent parmi le peuple seraient bien vite réformés, par le peuple lui-même, si tous les hommes haut placés se donnaient la main pour heurter de front les préjugés. Une foule de mesures excessivement impopulaires, et cependant utiles, seraient adoptées et menées à bonne fin par nos concitoyens influents, si ces derniers n'étaient pas souvent en face d'adversaires déloyaux, prêts à exploiter, au profit de leur ambition, l'ignorance et les vues étroites du vulgaire.

C'est ce manque d'entente parmi les guides de l'opinion publique qui paralyse la mise à exécution de plusieurs lois favorables aux campagnes : la loi qui concerne les chemins, par exemple.

Sans rien exagérer on peut dire que nos paroisses sont privées de bons chemins durant quatre mois de l'année. Et nous avons pourtant des pierres en quantité qui nuisent à la culture de nos champs et qui, converties en macadam et placées sur nos routes, nous feraient ignorer les ornières, les bourbiers de l'automne et du printemps. L'*empierrement* ou le macadamisage des chemins pourrait se faire sans débourser d'argent et sans être trop à charge aux cultivateurs, pourvu qu'on y procède par degré. D'abord on pourrait commencer par charroyer la pierre sous une remise ; là elle serait cassée durant l'hiver et, après la saison des semailles, elle serait étendue sur le chemin. Les conseils municipaux passeraient des règle-

ments pour déterminer la quantité des travaux à faire chaque année dans chaque arrondissement et nommeraient des inspecteurs compétents pour les diriger.

Nous, cultivateurs, qui avons des produits si lourds à exporter, il y va de notre plus grand intérêt de faire ces sacrifices pour obtenir des chemins commodes. Au lieu de torturer nos pauvres chevaux dans des routes impraticables et d'être condamnés à ne conduire que des demi-charges, nous pourrions, avec le macadam, doubler la vitesse et la pesanteur de nos voyages tout en fatiguant moins nos attelages, en brisant moins nos voitures et en économisant notre temps comme notre argent, sans compter que le public voyageur, en cessant d'être exposé à se tordre le cou, nous aurait de la reconnaissance pour lui avoir permis de circuler en sûreté.

Une fois nos routes *empierrées*, leur entretien en été ne demanderaient que de légères réparations et il ne manquerait plus que des sleighs doubles, des *travails croches* et des herses à neige en hiver pour nous débarrasser, durant toute l'année, d'une des plus grandes plaies de l'agriculture : les mauvais chemins.

Je sais que ces améliorations ne sont pas à la veille de s'opérer, mais le temps en démontrera la nécessité à tout le monde. Ce qui en retardera peut-être l'exécution, c'est la tolérance exercée à l'égard des négligents qui n'entretiennent pas leurs chemins. La loi oblige, sous peine d'amende, les intéressés à cet entretien pendant l'hiver comme pendant l'été ; mais personne n'ose poursuivre les coupables de crainte de se faire des ennemis ou de passer pour chicanier. Le gouvernement devrait désigner un officier public pour recevoir toutes les plaintes concernant le mauvais état des chemins et de recouvrer en son nom les pénalités sans faire connaître le dénonciateur. Le Percepteur du Revenu de l'Intérieur dans chaque district pourrait très-bien être chargé de cette besogne. Quand tous les arriérés se verront ainsi pincés, ils s'opposeront peut-être avec moins d'entêtement à l'adoption de mesures devant avoir pour effet de rendre l'entretien des chemins plus facile.

—Puisqu'il s'agit de parler des réformes à opérer et des maux à faire disparaître, dit Thomas, je me permettrai de dire que l'attention des administrateurs devrait se porter sur l'abus des liqueurs enivrantes. Nous sommes loin d'être un peuple d'ivrognes ; cependant nous tolérons trop la vente et l'usage des boissons fortes. Le vice hideux de l'intempérance augmente, tous les jours, le nombre de ses victimes, et je pense qu'il est grandement temps pour les autorités de tenter quelque moyen nouveau pour réprmier cette autre plaie de nos campagnes.

X.

L'IVROGNERIE.

—Nous ne sommes pas un peuple d'ivrognes, dit Léon, je m'en glorifie comme Canadien-Français ; mais cela n'empêche pas que nous consumions beaucoup trop de spiritueux. Les meilleurs médecins nous disent que l'usage des liqueurs alcooliques ne peut nullement profiter à la santé ; et qu'au contraire il tue le corps et obscurcit l'intelligence. C'est un poison, dit-on de tous côtés. Si le whiskey est un poison, il faut que la loi le traite comme tel. Il y a des statuts, je crois, pour régler la vente de l'arsenic et de la strichnine ; eh ! bien, qu'on en fasse de même pour les boissons enivrantes qui causent b en plus de crimes et d'accidents terribles dans notre pays que ces deux affreux poisons que je viens de nommer.

C'est une honte pour notre Province de tolérer un débit de liqueurs aussi considérable : des milliers de cabarets et de boutiques soutirent, chaque année, des millions de piastres à un peuple qui se plaint que les temps sont mauvais. Si on calculait tous ces millions de piastres que l'usage des boissons nous a fait gaspiller depuis vingt ans, le temps qu'il nous a fait perdre, les procés, les malheurs, les ruines qu'il a provoqués, on serait étonné de voir le pays encore aussi prospère.

—La vente des liqueurs, dit le capitaine, procure une recette assez considerable au gouvernement ; il faudrait par conséquent que la loi, tout en l'abolissant ou en la restreignant dans d'étroites limites, établisse en même temps une nouvelle source de revenu capable de maintenir l'équilibre de nos finances.

Mais la création d'un nouvel impôt est toujours excessivement irrégulière. Le peuple qui paie volontaire-

ment des millions pour alimenter les buvettes et les distilleries, jetterait peut-être des hauts cris s'il était obligé de fournir quelques milliers de piastres pour rencontrer les frais d'une administration assez patriotique pour mépriser le revenu provenant de la vente des liqueurs.

Encore là il faudrait le concours loyal de tous les hommes publics, et, quelque soit le parti qui fut au pouvoir, l'opposition s'honorerait en ne cherchant pas à recruter des adeptes parmi les mécontents. Le moyen de réussir serait de faire signer, dans chaque comté, des requêtes demandant à la législature de voter une loi qui prohiberait la vente des boissons enivrantes et en même temps établirait des dispositions pour prélever d'autres taxes. Qui veut la fin veut les moyens, et le député qui se montrerait disposé à voter pour tarir une source de revenu aussi considérable, sans vouloir en créer une nouvelle, ce député-là ne serait ni sincère, ni honnête et ne manquerait pas la première occasion de faire du capital politique, sûr qu'il serait de l'appui des gens à vues étroites, sans compter celui des buveurs et d'une foule de personnes intéressées dans le commerce des spiritueux.

—Mais, interrompit quelqu'un, les boissons sont nécessaires quelquefois, et les auberges sont indispensables ; si on les abolissait où les voyageurs se logeraient-ils ?

—Les boissons, continua le capitaine, peuvent être requises en certains cas, aussi le législateur ne manquerait pas de mettre des exceptions sages à la prohibition qui serait décrétée. Quant aux auberges, l'absence du verre et de la carafe ne devrait pas les empêcher de recevoir dignement les voyageurs respectables. Faisons disparaître toutes ces tavernes dont les liqueurs empoisonnées font souvent le seul mérite, et nous verrons surgir des maisons de tempérance, en petit nombre il est vrai, mais tenues sur un bon pied et capables de donner une hospitalité convenable aux voyageurs. Ces derniers seront loin de regretter le temps où leur repos était troublé par le tapage des habitués de la buvette.

La restriction apportée au commerce des liqueurs contribuerait à rendre le bonheur dans plusieurs familles

d'agriculteurs. Que de malheureux pères sont abrutis au point de faire subir les plus mauvais traitements à ceux qui devraient leur être chers. Par leur dureté et leur cruauté habituelles ils se rendent indignes de l'amour de leurs enfants et font soupirer ces derniers après le jour où ils pourront s'échapper du joug paternel. Que de jeunes gens se sont ainsi expatriés parce que le toit natal n'était plus pour eux qu'une horrible prison. Je sais qu'il y a des parents sobres qui se conduisent d'une manière révoltante à l'égard de leurs enfants ; mais le plus souvent c'est l'ivrognerie qui étouffe ainsi les plus doux sentiments de la nature.

Le bannissement du whiskey contribuerait aussi à maintenir la dignité de la classe agricole durant les élection. Il sera beau et honorable pour les cultivateur le jour qui verra un candidat se présenter, subir une lutte et se faire élire sans faire boire les électeurs à ses dépens. Comment veut-on, en attendant, qu'un député se dévoue pour nous obtenir ou nous imposer une mesure utile ,quand il sait que les meilleurs arguments qu'il pourrait employer pour expliquer ou justifier sa conduite ne vaudrait rien, et qu'il lui faudrait toujours se ruiner pour *arroser* le zèle de ses partisans.

Le capitaine B. et ses amis, continuèrent ainsi, durant toute la veillée, à exprimer leur manière de voir sur les différents abus préjudiciables à la classe agricole. Ce fut avec regret que je vis se terminer une conversation qui m'intéressait si vivement.

Une fois que les étrangers nous eurent souhaité bonne nuit, le capitaine me fit promettre d'aller le lendemain, avant mon départ, faire la visite d'une de ses terres située à quelques arpents de là et occupée depuis 20 ans par un fermier nommé José.

—Ce fermier, dit mon hôte, est un ancien et fidèle serviteur de mon père que je n'ai point voulu déplacer, bien qu'il soit le routinier le plus encrouté du monde. Je me contente de recevoir, chaque année, une légère somme d'argent qu'il me paie à titre de loyer, et il exploite la terre à son profit de la manière qu'il l'entend. L'en-

tretien des bâtisses est à sa charge ; mais vous verrez que cet entretien lui coûte peu. La maigre rente qu'il me donne devrait lui permettre de vivre richement ; mais c'est le type du cultivateur arriéré, c'est à ce titre que nous lui ferons visite demain matin.

Bien que la vue d'une ferme mal tenue ne m'intéressât guère, cependant j'accédai à la proposition du capitaine B., et après m'être bien reposé durant toute la nuit, je suivis mon hôte chez le fermier José.

XI.

LE FERMIER JOSÉ ET LA ROUTINE.—UNE RÉSIDENCE PEU ATTRAYANTE.

Le fermier José est le parfait modèle du routinier. Inutile de donner de longs détails sur ce que j'ai vu chez lui ; ce serait mettre devant le lecteur des tableaux qu'il voit tous les jours ; car ils ne sont pas excessivement rares dans nos campagnes les fermiers José. Je ne pourrai cependant m'empêcher de rendre compte de quelques-unes de mes observations ; mais auparavant il faut qu'on me pardonne une courte digression sur la routine en général.

Un routinier, suivant moi, est celui qui fait tout par habitude sans raisonner sur la portée de ses actions, qui bâse sa conduite de chaque jour sur celle de la veille et qui ne veut jamais se risquer à suivre un chemin nouveau tant qu'il n'est pas bien battu. Le routinier est essentiellement porté à l'imitation : si un individu réussit dans un genre d'affaire, il peut être certain que sa carrière sera promptement encombrée par une foule de gens qui trouveront plus facile de suivre une route toute faite que de s'en tracer une nouvelle.

Avec cette définition je me permettrai de dire que la routine est loin d'être l'apanage exclusif de la classe agricole : il y a des routiniers dans toutes les professions. Si les cultivateurs sont peu empreints de l'esprit d'entreprise, c'est que souvent les hommes dont ils attendent le bon exemple sont eux-mêmes indifférents au progrès. Celui qui a visité différentes localités de notre Province peut se convaincre jusqu'où va l'influence d'un seul homme pour modifier les idées de toute une population. Il suffit d'un citoyen énergique, patriote et à vues larges

pour entrainer en peu de temps toute une paroisse dans la voie des améliorations. A chacun donc sa part de responsabilité, et je serais le dernier à considérer le cultivateur seul coupable de la lenteur avec laquelle nos ressources se développent.

Celui qui se fait avocat, médecin, notaire ou commis, parcequ'il voit la majorité des hommes instruits dans ces carrières, celui-là est aussi routinier que le cultivateur qui suit une méthode parce qu'elle est la méthode de tout le monde. En reprochant aux habitants de la campagne de ne pas étudier leur art et de ne pas chercher à adopter de nouveaux systèmes, il faut aussi blâmer la classe, qu'on est convenu d'appeler instruite, pour ne pas se livrer assez aux études et aux carrières industrielles. Une multitude d'industries profitables sont à créer ; mais pour s'y lancer il faudrait acquérir des connaisssnces spéciales et risquer du temps et de l'argent: on préfère marcher dans les sentiers anciens et connus du commerce et des professions.

Mais cela n'empêche pas que la classe agricole souffre d'une manière toute particulière des effets de la routine. C'est elle qui cause cette émigration que nous déplorons si amèrement : elle oblige le cultivateur à quitter une terre qui, à force d'épuisement, en est venue à lui refuser le pain et le bonheur.

Je ne voudrais pas blâmer ceux qui suivent de bons exemples ; mais il y a une énorme différence entre imiter ce que l'expérience démontre être judicieux et copier aveuglement ce que l'on voit faire. Chaque cultivateur, tout en observant ce qui se passe autour de lui, devrait étudier les besoins du marché et les qualités distinctives de son sol. Tel qui est situé près d'une ville pourra s'adonner à produire, avec profit, des articles qu'un autre plus éloigné ne pourrait cultiver qu'avec perte.

Je connais des cultivateurs qui récoltent 5,000 à 6,000 pommes de choux par année : la proximité du marché leur permet de réaliser de larges bénéfices avec cette plante. Mais si tout le monde, sans égard à la distance,

se mêlait de cultiver les choux, il y aurait encombrement et personne n'y ferait de profits.

Celui qui possède une ferme rapprochée des chemins de fer pourra produire du grain avec assez d'avantage ; mais celui, dont la ferme est très-éloignée, n'a rien de mieux à faire que de récolter le moins de grain possible et de produire au contraire le beurre et le fromage, articles moins lourds et moins volumineux à transporter.

Enfin, ce qu'il faut à nos campagnes, c'est la variété dans les produits et les genres d'exploitation. Les règles générales et absolues en agriculture sont parentes de la routine. Toutes les fermes n'offrent pas la même espèce de sol, la même distance des marchés, et en outre tous les produits ne sont pas en égale demande chez les consommateurs. Si aujourd'hui nous avions moins d'orge, moins d'avoine à vendre et plus de beurre, plus de fromage, nos affaires seraient en meilleure condition.

Les horizons ne manquent pas au cultivateur qui veut secouer la routine: il n'est pas obligé de réfléchir bien longtemps pour découvrir ce qu'il doit et peut entreprendre de nouveau. La visite d'une ferme bien tenue les conseils fréquents d'hommes pratiques et expérimentés, la lecture raisonnée, voilà autant de moyens à prendre pour sortir de cette espèce de monotonie insouciante qui mène à la ruine.

Loin de moi l'intention de mépriser mon pays, ni encore moins la classe agricole ; car notre Province est belle, susceptible des plus grands développements et il lui est réservée une brillante destinée dans le futur empire Canadien. Et nos cultivateurs en général sont aussi actifs, aussi intelligents que ceux de n'importe quel autre contrée du monde. Mais cela n'empêche pas qu'il reste énormément à faire pour donner à notre agriculture le rang qu'elle doit et peut occuper. Il est difficile d'exagérer les conséquences de la routine : l'état de délabrement et de décadence ou sont tombées des milliers de fermes sont la preuve la plus convaincante de ses ravages au milieu de nos campagnes.

Des terres originairement riches et fertiles en sont

venues au point de ne plus produire la vie de leurs propriétaires; à force d'en soutirer récoltes sur récoltes, sans rien leur rendre par l'engrais, on a fini par les rendre presque stériles.

Un charretier brutal et sans compassion ne manque pas de ruiner son cheval promptement en le soumettant à des travaux excessifs, en lui refusant la nourriture nécessaire, et en ne lui épargnant ni les jurons, ni les coups de fouet, ni les coups de bâtons. La pauvre bête a les reins et les flancs ensanglantés, les côtés décharnés, son maître impitoyable a beau la stimuler, la gourmander, elle devient bientôt incapable de lui rendre aucuns services. Il en est de même de nos fermes épuisées.

Les terres ne sont pas bonnes comme autrefois, dit-on; ça ne paye plus de les cultiver.

Que dirait-on à ce charretier si, près de la carcasse de cheval, il s'écriait: "Les chevaux ne sont plus bons comme autrefois, il est inutile de songer à faire de l'argent avec eux; si je n'avais plus que les services du mien pour vivre, je ne manquerais pas de mourrir de faim." On lui dirait que ceux qui ont soin de leurs chevaux, qui leur donnent du foin, de l'avoine et du repos après un travail modéré, ne s'en plaignent nullement et les trouvent aussi bons, aussi utiles qu'autrefois.

De même le cultivateur trouverait sa terre encore bonne comme auparavant si après une récolte de grain, il faisait succéder la prairie, le pâturage et le fumier. Et au lieu d'être forcé de laisser sa terre de peur de crever de faim pour prendre un autre métier, il pourrait lui faire produire de belles moissons dignes des années passées.

"Nos fermes soumises à une conduite routinière, dit un "observateur, n'indiquent ni cette indépendance, ni ce "comfort, ni ce bonheur qui devraient toujours être la "part du cultivateur. Les bâtisses sont vieilles et souf-"frent du manque d'entretien. Tout semble diminuer "en valeur. La maison n'est ni blanchie, ni peinturée; "les fenêtres sont privées de quelques-unes de leurs "vitres; les remises sont sur le point de s'écraser par la

" pourriture ; les étables paraissent froides et décrépies ;
" les clôtures n'ont pas été relevées depuis des années ;
" les chemins sont méchants et bordés de plantes nui-
" sibles ; les pâturages n'offrent plus que la mousse et
" les mauvaises herbes."

Ces paroles, que je viens de citer, peuvent s'appliquer aux dépendances du fermier José, que j'allai visiter avant de dire adieu au capitaine B.

A mon arrivée chez cet intéressant fermier, je ne fus pas lent à constater par moi-même jusqu'à quel point mon hôte avait dit vrai en le qualifiant de type du cultivateur routinier.

La maison menaçait ruine. La cheminée était démolie jusqu'au comble du toit. Plus d'un carreau des fenêtres veuf de ses vitres, était bouché au moyen de torchons et de vieux chapeaux. Un contrevent suspendu que par un gond, un poteau de puits privé de sa brimbale, une " laiterie " et un four sur le point de crouler entièrement, voilà autant de traits caractéristiques de l'incurie de l'occupant. Ajoutez à cela une charette, une scie, un chevalet, une pelle et un peu de bois de chauffage gisant dans la neige devant la porte de la maison.

L'intérieur de la maison, quoique nettoyé assez souvent, n'offrait cependant aucun confort grâce au froid qui pénétrait par les crevasses et à l'humidité d'une cave mal ventilée. Les anciennes divisions avaient été enlevées à dessein pour ne faire qu'un seul et unique appartement constituant à lui seul la cuisine, la salle à manger, la chambre à coucher, la salle de réception et que sais-je encore.

Les enfants du fermier José, auxquels il n'avait su donner qu'un intérieur aussi peu attrayant, et une si triste perspective de succès dans la carrière agricole, l'avaient tous laissé tour à tour pour aller se faire domestiques dans les villes, apprendre des métiers ou travailler dans les manufactures américaines.

Il leur avait bien pourtant acheté des équipages pour les retenir ; mais l'amusement leur donna des idées de luxe de plus en plus prononcées et quand après une fête

brillante, il leur fallait revenir à la sombre demeure paternelle, coucher sur un vil grabat et prendre le lendemain les haillons du travail, il ne pouvaient plus y tenir et, les conseils aidant, ils s'enfuirent à toute jambes et de gaité de cœur.

Les bâtiments de la grange luttaient d'apparence avec la maison.

XII.

DESCRIPTION DE LA FERME DU FERMIER JOSÉ.—CONSIDÉRATION SUR L'ARCHITECTURE RURALE.—DESCRIPTION DE LA FERME DU CAPT. B., DE SES BATISSES, DE SON SYSTÈME DE ROTATION, ETC., ETC., ETC.

Une grange inclinée, soutenue par des accotoirs, ayant une couverture trouée et une porte privée d'un de ses battants ; une étable basse, obscure, à demi enfouie dans des masses de fumier amoncelé depuis un temps presqu'immémorial ; une espèce de remise n'ayant plus pour ainsi dire que les poteaux et les chevrons et portant néanmoins le titre de bergerie ; l'ancien battant de porte de grange converti en souille à cochons, voilà ce qui constituait les bâtiments du fermier José.

Bien que nous fussions au surlendemain d'une tempête de neige et que le froid fut très-vif, nous trouvâmes cependant les animaux *à la porte de la grange.* C'était du reste une habitude vieille et sacrée pour cet illustre fermier que de faire sortir ainsi ses bestiaux chaque jour, afin sans doute de diminuer la quantité des fumiers à enlever de l'étable et de s'éviter en même temps le trouble de charroyer de l'eau à l'intérieur, les auges glacés du dehors offrant un abreuvoir plus économique !

Ce troupeau maigre, souffrant et dégénéré, cadrait parfaitement bien avec les bâtisses. Cinq ou six vaches mal conformées, le corps contracté par le froid, semblaient chanceler de faiblesse. Quelques moutons offraient une laine grossière et salie par le mauvais temps et les fourrages administrés sans précautions. De pauvres poulains au poil long et hérissé, à la mine triste et maladive, disputaient quelques brins de paille à leurs compagnons de misère. Enfin des cochons efflanqués, à la tête et aux pattes démesurément longues, venaient mettre le comble

à l'horreur du tableau par leurs cris et leurs grognements affamés.

Et dire que José, tout en nous accompagnant, se plaignait naïvement d'avoir déjà perdu une vache et deux moutons et nous faisait part des craintes d'en perdre encore au printemps.

—Je crois que je suis né pour le malheur, répétait-il en soupirant ; et il m'arrive plus d'une fois d'envier le sort des marchands et des avocats des villes ; car l'agriculture à mes yeux est la pire des conditions.

—Si la Providence vous eût fait marchand ou avocat, lui disait le capitaine B. vous n'en seriez peut-être pas moins malheureux. N'allez pas croire que tout soit couleur de rose dans les carrières que vous venez de mentionner. N'allez pas croire que les déboires, le découragement et même la misère soient exclusivement réservés à la campagne. Un marchand fait honneur à ses affaires s'il est vigilant, s'il sait se rendre compte de sa situation chaque jour et s'il calcule sans cesse sur la meilleure direction à donner à son commerce ; mais s'il est apathique, négligent, routinier, il ne manque pas d'arriver à la banqueroute et de s'expatrier pour cacher son infortune. L'avocat qui veut réussir, non seulement doit posséder les talents requis, mais encore il lui faut l'étude continuelle, de l'application et du soin apportés à ses devoirs professionnels ; s'il perd son temps, s'il ne travaille pas consciencieusement, la clientèle lui fait défaut et lui aussi est forcé de s'expatrier. Le succès est possible en agriculture comme dans toute autre profession et à côté des quelques avocats, des quelques marchands qui font fortune, ne voyons-nous pas des milliers de cultivateurs prospérer et même amasser de jolis héritages à leurs enfants.

Le fermier José, qui ne recevait pas là sa première leçon du capitaine B., ne répliquait guère à ces paroles ; mais, comme me disait ce dernier en nous en retournant chez lui, un cultivateur qui a vieilli dans la routine est un pécheur endurci, il a des oreilles et il n'entend pas, il a des yeux et ne voit pas.

Je retournai donc avec mon hôte, après cette *intéressante* visite ; l'heure du départ était arrivée, il me fallait dire adieu au toit qui m'avait offert une si généreuse hospitalité.

Le lecteur me saura gré sans doute de ne pas lui faire prendre congé du capitaine B., sans donner une courte description de sa ferme, de son système d'exploitation, etc., etc.

Parlons d'abord de sa maison. Comme on l'a déjà vu, le capitaine B. est un de ceux qui pensent avec raison que le cultivateur doit, suivant la mesure de ses moyens, rechercher le bien-être et le confort.

Sa résidence, bâtie avec goût, mais sans extravagance, est disposée en vue de la plus grande utilité de sa famille. Les divisions, les ouvertures et jusqu'aux moindres détails indiquent que tout a été sagement calculé d'avance et toujours dans le but d'assurer la plus grande somme de commodité possible.

Dès que la construction de sa maison fut décidée et avant même de se procurer aucuns matériaux, le capitaine B. s'était acheté un livre traitant sur l'architecture rurale pour le prix de $1.50. Aidé des notions et des bons avis fournis par cet auteur, il avait consacré les loisirs de plusieurs veillées à bâtir d'abord sur le papier. Rencontrait-il un ami, vite il lui soumettait ses dessins, prenait note de ses remarques et modifiait ses propres idées suivant l'occasion. Grâce à ces précautions il n'y eut aucuns tâtonnements quand les ouvriers furent à l'œuvre ; les travaux marchèrent avec ensemble et jamais depuis les dispositions adoptées n'excitèrent de regrets.

Comme on le voit, le capitaine B. avait évité de tomber dans des fautes ordinairement commises par ceux qui bâtissent. Au lieu de recourir d'abord à un homme entendu en architecture, on commence à amasser tous les matériaux, à dresser la charpente même, sans presqu'avoir de plans arrêtés, surtout pour les divisions intérieures ; et lorsqu'on en vient à terminer sa construction on se trouve en face de regrets amers, on voudrait voir telle disposition à la place de telle autre, on est attristé en découvrant

un inconvénient qu'il serait trop dispendieux de faire disparaître, ce ne sont plus alors de simples lignes sur le papier qu'on peut détruire et renouveler à sa guise, ce sont des murs, des fenêtres, des escaliers mal placés qui font expier la mesquinerie dont on s'est rendu coupable en ne commençant pas *par le commencement.*

—Beaucoup de personnes de la campagne, me disait le capitaine B., se bâtissent des maisons assez dispendieuses, quelquefois même trop dispendieuses pour leurs ressources ; mais on dirait qu'elles les construisent principalement dans le but de flatter la vue des passants et que le bien-être de la famille est une affaire secondaire à leurs yeux. Les uns ne ménagent rien pour orner l'extérieur et se préoccupent fort peu ensuite de rendre l'intérieur confortable ; d'autres finissent les différentes parties de l'habitation en même temps et avec un soin égal, mais alors ils contractent la manie de ne se servir que de l'appartement le moins sain et le moins élégant. Il n'est pas rare de voir toute une famille séjourner continuellement autour du poêle de cuisine, tandis que le reste de la maison est constitué en une espèce de sanctuaire, dont l'entrée est scrupuleusement interdite.

Le capitaine B. avait évité de commettre ces erreurs. Les commodités intérieures de sa maison n'avaient nullement été sacrifiées au profit des apparences extérieures. L'ameublement était sans prétention, et en grande partie de fabrication domestique, mais partout régnait l'ordre et la propreté, et cependant tout le monde avait librement accès aux différents appartements. Mais les membres de la famille s'étaient par là même habitués à la propreté, et le soir, en revenant du travail, ils avaient le soin de se laver, de se nettoyer et de se brosser, avant d'aller se reposer dans les jolies chambres qui leur étaient destinées.

Je ne manquai pas de visiter la cave de la maison. Elle était haute, bien asséchée et bien éclairée par des soupiraux munis de doubles fenêtres qui servaient de ventilateurs au besoin. Les murs et le plancher supérieur étaient blanchis à la chaux et le sol était recouvert d'une couche de gros sable de trois à quatre pouces d'épaisseur.

Un appartement complètement obscur était formé au moyen d'une cloison en planches ; c'est là que le capitaine B. hivernait quinze ruches d'abeilles qui lui avaient rapporté l'été précédent un revenu de près de $100.

Un fossé pratiqué dans le sens de la longueur de la cave, et apparemment rempli de paille, attira mon attention : c'était toute une récolte de céléri qui était conservée là pour la consommation journalière de la table de mon hôte.

Après que nous fûmes remontés de la cave, je félicitai le capitaine B. de posséder une quantité si considérable de ce délicieux céléri dont je m'étais à plusieurs reprises régalé depuis mon arrivée ; je lui demandai s'il le cultivait pour le marché et s'il trouvait cette culture profitable. Je lui fis la même question à propos des abeilles et je lui demandai s'il conseillait à tous les cultivateurs de se procurer un rucher.

—La culture du céléri, répondit-il, apporte de jolis profits à ceux qui s'y adonnent dans de bonnes conditions et surtout dans le voisinage des grandes villes. Mais cela n'empêche pas que la généralité des cultivateurs devraient récolter cette plante pour la consommation domestique comme je le fais moi-même. Je trouve toujours singulier que les habitants de la campagne ne tiennent pas plus à faire figurer sur leurs tables les mêts les plus recherchés, du moment qu'ils peuvent les produire eux-mêmes. Ceux qui font de l'horticulture une spécialité doivent approvisionner les marchés des produits de leurs jardins ; mais quant aux cultivateurs ordinaires je voudrais les voir conserver pour l'usage de leur famille tout ce que leur jardin peut produire de fruits et de légumes. J'entends quelquefois des cultivateurs vanter la manière dont les ouvriers des villes se nourrissent ; mais il ne tient qu'à eux d'avoir une nourriture choisie, ils n'ont qu'à se donner un peu de trouble additionnel et ils feront produire à leurs terres tout ce superflu que l'artisan est obligé d'acheter à prix d'argent.

Quant aux abeilles j'encourage beaucoup les cultivateurs à les exploiter ; j'entends ceux qui ont les disposi-

tions et le temps d'en avoir bien soin et de bien les traiter. Car je connais des agriculteurs qui sont certainement indignes de posséder une seule ruche d'abeilles, tant est grande leur incurie et leur cruauté à l'égard de ces précieuses petites créatures; et le nombre de ces routiniers est et sera toujours assez grand, je ne voudrais pas le voir augmenter.

Je crois que celui qui serait disposé à pratiquer l'apiculture avec intelligence, ne manquerait pas de réaliser de larges bénéfices; mais il faudrait qu'il en fit un sujet d'études et d'observations sérieuses. Un bon livre traitant sur les abeilles est absolument nécessaise à quiconque veut réussir et nos librairies en sont toutes pourvues.

Un rucher, à part les profits qu'il permet de réaliser, est une source de jouissances pour celui qui l'exploite. La vue de ces ouvrières, si habiles, si actives, si soumises à l'autorité constituée et si dévouées aux intérêts communs, excite une admiration continuelle, et je ne connais pas de profession plus heureuse que celle d'un apiculteur un peu instruit et tant soit peu sensible aux merveilles de la nature.

Le miel et la cire, s'ils sont de bonne qualité, trouvent toujours un débouché facile. Les villes consomment une quantité très-considérable de miel et la cire sert d'abord pour faire les bougies et est aussi beaucoup employée, je crois, par les mouleurs dans les fonderies; à tout événement je ne pense pas qu'il y ait danger d'encombrement dans la carrière de l'apiculture. Je trouve les marchés trop considérables et ensuite le nombre de ceux qui seront assez soigneux pour réussir sera toujours très-limité.

Les alentours de la résidence du capitaine B. démontraient autant que la résidence elle-même, l'intelligence de son propriètaire. D'abord un verger assez considérable et composé de pommiers très-vigoureux, figurait du côté sud de la maison et on voyait du côté nord un magnifique bocage composé de pas moins de cinq cents érables plantées depuis dix ans et à la veille de constituer une jolie petite *sucrerie*. Ces plantations étaient entou-

rées de solides clôtures qui prévenaient en tout temps les nuisances des animaux.

Un peu en arrière de la maison un hangar servait à abriter les grains battus, le bois de chauffage et les voitures. Une étable, une écurie, une grange ayant à ses bouts deux remises : l'une servant de bergerie, l'autre servant d'abri aux instruments aratoires ; voilà les bâtisses principales de la ferme de mon hôte. Il est inutile de dire que les toits étaient peints à l'ocre et les murs blanchis à la chaux.

Je vais maintenant me permettre de jeter un coup d'œil dans ces différentes constructions.

Presque toutes les voitures du capitaine B. sont faites de manière à être trainées par deux chevaux : il accorde une grande supériorité aux attelages doubles sur les simples, tant sous le rapport de l'économie que comme moyen d'entretenir de bons chemins en hiver. Plût à Dieu que ses idées à ce sujet fussent universellement partagées par tous les cultivateurs !

Mon hôte jouit d'une fortune de vingt à vingt-cinq mille piastres et cependant on ne voit pas de voitures "fines" parmi ses véhicules d'été. Un waggon double assez propre, mais plus solide qu'élégant, sert à conduire toute la famille à la messe le dimanche, et est ensuite employé au besoin pour charroyer les grains au moulin et chez le marchand. Ses enfants élevés dans des habitudes sérieuses, ne songent nullement aux frivoles équipages ; ils trouvent leur bonheur à côté de leurs parents et passent leurs loisirs à lire des journaux et des livres instructifs. Ce ne sera pas dans cette famille-là que l'émigration trouvera des victimes.

L'étable du capitaine B. offre un splendide troupeau de bêtes-à-cornes, entièrement composé de vaches canadiennes. L'importation des reproducteurs étrangers lui a toujours paru trop dispendieuse, et il prétend qu'en choisissant les meilleures sujets, en les accouplant d'une manière judicieuse, et en leur prodiguant tous les soins possibles, on peut obtenir des résultats aussi satisfaisants avec la race du pays qu'avec n'importe quelle race importée.

Le même principe prévaut pour l'espèce chevaline. Son écurie, renommée parmi les acheteurs, n'est cependant remplie que par des chevaux canadiens ; mais encore là les sujets destinés à la reproduction ont été bien choisis et les soins nécessaires n'ont nullement été épargnés. Une exception a été faite pour les espèces ovine et porcine, qui sont représentées l'une par les Leicester et l'autre par les White Chester.

Je ne m'arrêterai pas à décrire les instruments agricoles possédés par le capitaine B. Qu'il me suffise de dire que lors de ma visite, j'ai constaté qu'il s'était procuré tout ce que l'industrie moderne a inventé pour réduire et faciliter le travail du cultivateur.

Comme je l'ai dit plus haut, il me fallait songer au départ une fois revenu de la visite chez le fermier José ; cependant je ne voulus pas encore dire adieu à mon hôte sans connaître exactement son système de rotation.

—Si je me rappelle bien, leur dis-je, à la première veillée que nous passâmes ensemble avec vos voisins, il fut question que vous suiviez une rotation de neuf ans ; veuillez donc me donner quelques courts détails sur les cultures qui composent cette rotation.

D'abord, reprit le capitaine B., je dois vous dire que ma ferme, qui comprend cent vingt arpents en superficie, est divisée en neuf champs égaux au moyen de travers et d'une allée le long de la ligne de mon voisin. Du reste cette carte qui est là pendue au mur vous représente exactement les dispositions de ma terre. J'ai préparé moi-même cette carte, et je considère que tout cultivateur devrait tenir à posséder un plan de sa ferme autant qu'un roi tient à avoir celui de son royaume.

Grâce à cette division, voici comment je procède :

Première année : j'ensemence mon champ en grain, en ayant bien soin de bien égoutter le terrain.

Seconde année : je plante des légumes sur toute la partie du champ que je puis couvrir de fumier ; et quand à la partie non recouverte de fumier je la sème en sarrazin que j'enfouis sous terre avant maturité, de sorte que tout mon champ se trouve engraissé pour la troisième année.

Troisième année : le champ est semé en grain avec graine de mil et trèfle.

Quatrième, cinquième, sixième et septième années : le champ est laissé en prairie et un grand soin est pris de ne pas y laisser pacager les animaux à l'automne ou au printemps.

Huitième et neuvième années : le champ est laissé en pacage. Et la rotation se trouve ainsi complétée.

Comme je l'ai dit, quand je laboure la première année, j'ai la précaution de bien nettoyer mes fossés, qui sont en forme évasée comme ceux de Léon : j'ai également la précaution d'enlever cette même année-là toutes les pierres nuisibles à la culture du sol.

Voilà en deux mots mon système, dont le tableau suivant résume l'expression :

	Champ No.1.	Champ No.2.	Champ No.3.	Champ No.4.
1er année.	Grain.	Culture sarclée et sarrazin enfoui vert.	Grain et graine de mil et trèfle.	Prairie.
2me année.	Culture sarclée et sarrazin enfoui vert.	Grain et graine de mil et trèfle.	Prairie.	Prairie.
3me année.	Grain et graine de mil et trèfle.	Prairie.	Prairie.	Prairie.
4me année.	Prairie.	Prairie.	Prairie.	Prairie.
5me année.	Prairie.	Prairie.	Prairie.	Pacage.
6me année.	Prairie.	Prairie.	Pacage.	Pacage.
7me année.	Prairie.	Pacage.	Pacage.	Grain.
8me année.	Pacage.	Pacage.	Grain.	Culture sarclée et sarrazin enfoui vert.
9me année.	Pacage.	Grain.	Culture sarclée et sarrazin en foin vert.	Grain et graine de mil et trèfle.

Champ No.5.	Champ No. 6.	Champ No. 7.	Champ No.8.	Champ No.9.
Prairie.	Prairie.	Prairie.	Pacage.	Pacage.
Prairie.	Prairie.	Pacage.	Pacage.	Grain.
Prairie.	Pacage.	Pacage.	Grain.	Culture sarclée et sarrazin enfoui vert.
Pacage.	Pacage.	Grain.	Culture sarclée et sarrazin enfoui vert.	Grain et graine de mil et trèfle.
Pacage.	Grain.	Culture sarclée et sarrazin enfoui vert.	Grain et graine de mil et trèfle.	Prairie.
Grain.	Culture sarclée et sarrazin enfoui vert.	Grain et graine de mil et trèfle.	Prairie.	Prairie.
Culture sarclée et sarrazin enfoui vert.	Grain et graine de mil et trèfle.	Prairie.	Prairie.	Prairie.
Grain et graine de mil et trèfle.	Prairie	Prairie.	Prairie.	Prairie.
Prairie.	Prairie.	Prairie.	Prairie.	Pacage.

Le foin que je récolte en assez grande quantité, comme vous pouvez le voir, est presque tout consommé sur la ferme. Je spécule principalement sur le produit des animaux. Les deux champs que je mets en pacage chaque année sont exclusivement consacrés aux vaches à lait et aux chevaux de travail : tout le reste de mon bétail est pacagé sur une autre terre que je possède à quelque distance d'ici.

Durant cette conversation ma voiture avait été préparée pour le départ, et après les adieux d'usage je serrai la main à mon hôte qui me fit promettre de retourner visiter sa ferme durant la belle saison.

Je n'ai pu encore remplir ma promesse ; mais j'espère le faire bientôt. Si les lignes qui précèdent ont pu intéresser mes lecteurs, je ne manquerai pas, quand l'occasion s'en présentera, de leur rendre compte de mes nouveaux entretiens avec le capitaine B.

FIN.

LIBRAIRIE AGRICOLE

DE

J. B. ROLLAND et FILS,

Rue St. Vincent,

MONTREAL.

Cette librairie contient des livres d'agriculture de toutes descriptions et traitant tous les sujets.

C'est l'établissement le plus complet de la Province et celui qui se recommande le plus aux cultivateurs.

Des ouvrages d'agriculture valant chacun depuis 15 et 20 centins jusqu'à $12 et $15, y sont en vente.

Un catalogue est expédié gratis à quiconque en fait la demande.

Achetez et Lisez !

"La Semaine Agricole,"

JOURNAL DES CULTIVATEURS.

ABONNEMENT : Une piastre par année seulement.

"*LA SEMAINE*" donne les nouvelles politiques et autres, mais ne s'occupe nullement des questions de partis. Elle ne donne que des informations générales et son but est essentiellement agricole. C'est le journal qui se recommande le plus aux cultivateurs canadiens. Sa circulation dépasse actuellement 6,000.

REDACTEUR : J. A. CHICOINE,
St. Hyacinthe, P. Q.

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES : DUVERNAY FRÈRE & DANSEREAU,
MONTREAL.

N. B.—Toutes lettres concernant l'administration doivent être adressées aux Editeurs. Toute communication ayant rapport à la rédaction doit être adressée au Rédacteur, à St. Hyacinthe.

LE JOURNAL DU PEUPLE.

"L'Opinion Publique,"

JOURNAL ILLUSTRE.

12 pages par semaine, dont quatre sont embellies de superbes gravures.

ABONNEMENT : $3.00 par année.

AVIS

AUX MARCHANDS, HOTELIERS, ET AUTRES INTERESSES ! ! !

"*L'OPINION*" compte aujourd'hui 12,000 abonnés, et offre les plus grands avantages pour la publication des annonces.

Montréal, 1874.

Compagnie d'Assurance

DES

CULTIVATEURS

ET DES

BATISSES ISOLEES DU CANADA

CONTRE LE FEU.

Capital Souscrit, ... $600,000

Montant déjà déposé au Gouvernement pour la Garantie des Assurés, . . . $100,904

BUREAU CENTRAL POUR LA PROVINCE DE QUEBEC:

12 RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

PRESIDENT, L'Honorable A. McKENZIE.

VICE-PRESIDENT pour la Province de Québec, J. H. BELLEROSE, Ecr., M. P. et M. P. P.

SECRETAIRE et AVOCAT pour la Province de Québec, S. PAGNUELO, Ecr

DIRECTEURS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC:

L'Hon. L. Archambault, M. P.	R. Masson, Ecr., M. P.
L'Hon. W. H. Chaffers, Sénateur.	Praxède Larue, Ecr., M. P. P.
L'Hon. P. E. Dostaler, M. C. L.	I. A. Seers, Ecr., Avocat.
L'Hon. J. J. Ross, M. P. et M. C. L.	W. Prevost, Ecr., M. P.
L'Hon. P. Fortin, M. P. et M. C. E.	F. A. Quinn, Ecr., Avocat.

Inspecteurs:—D. F. SHAW et S. LAPALME.

AVANTAGES.—Cette Compagnie n'assure que les bâtisses des cultivateurs et leurs contenus, et les autres bâtisses également isolées. Elles n'assure pas les boutiques, magasins, marchandises, &c. Ses taux sont par suite extrêmement bas. C'est la seule Compagnie Canadienne existante de ce genre. Garantie parfaite.—Pertes payées promptement en argent.

S. PAGNUELO, Avocat,
Secrétaire,
12 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

MALADES,

LISEZ CE QUI SUIT :

La Pharmacie du

Dr. PICAULT & CIE.,

Est la PHARMACIE la plus fréquentée de Montréal, par les Marchands et les Familles de la Campagne.

Les Medecines y sont garanties

ET LES

PRIX SONT TRES MODERES.

Les malades ont l'avantage de consulter le Docteur sans payer pour la consultation.

RUE NOTRE-DAME, No. 75,

Au coin de la Rue Bonsecours, à l'Enseigne du GROS PILON sur la Maison. Vis-à-vis l'Ancien Magasin.

N. B.—On vend aussi des graines de toutes sortes.

9199 3 66